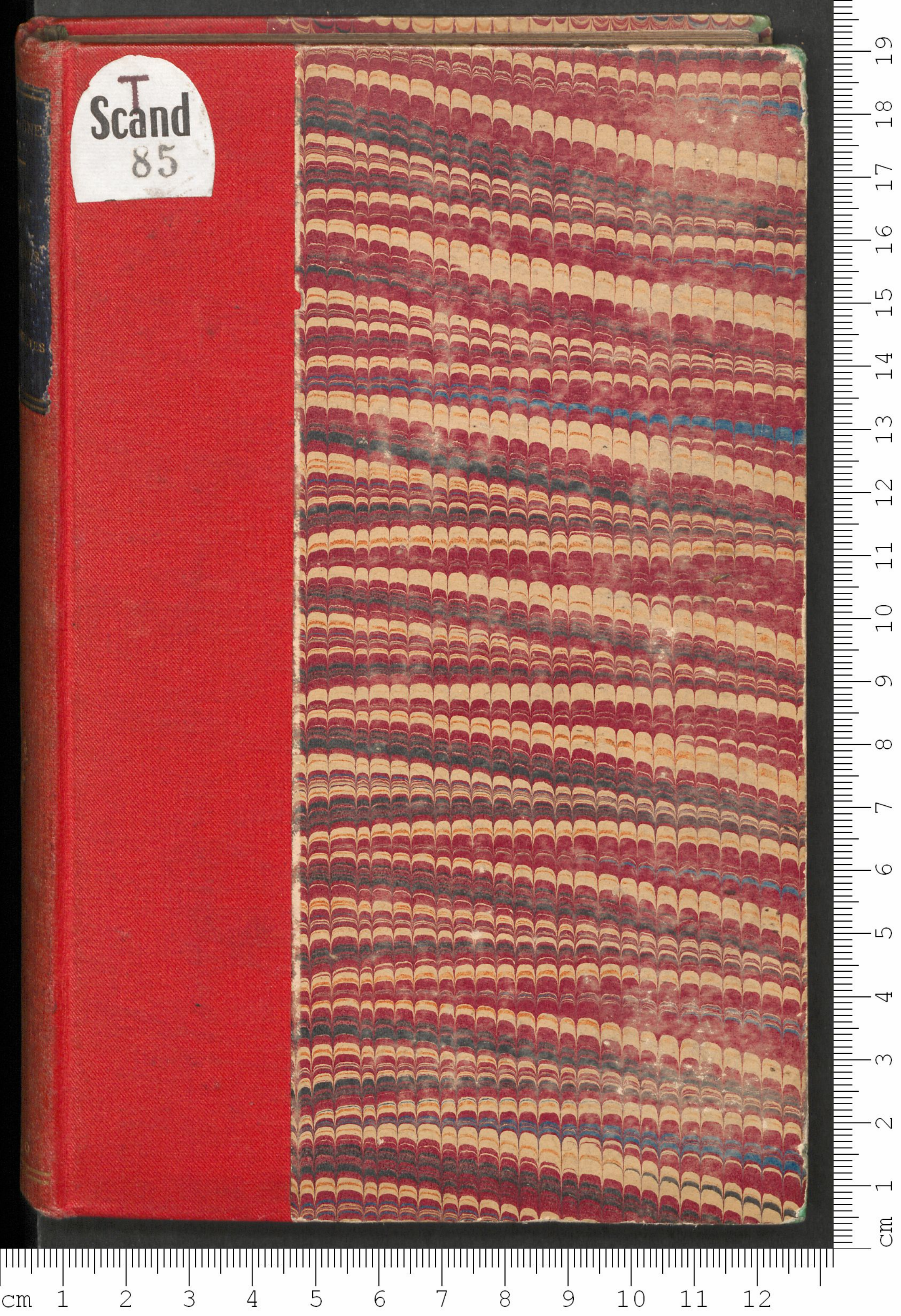
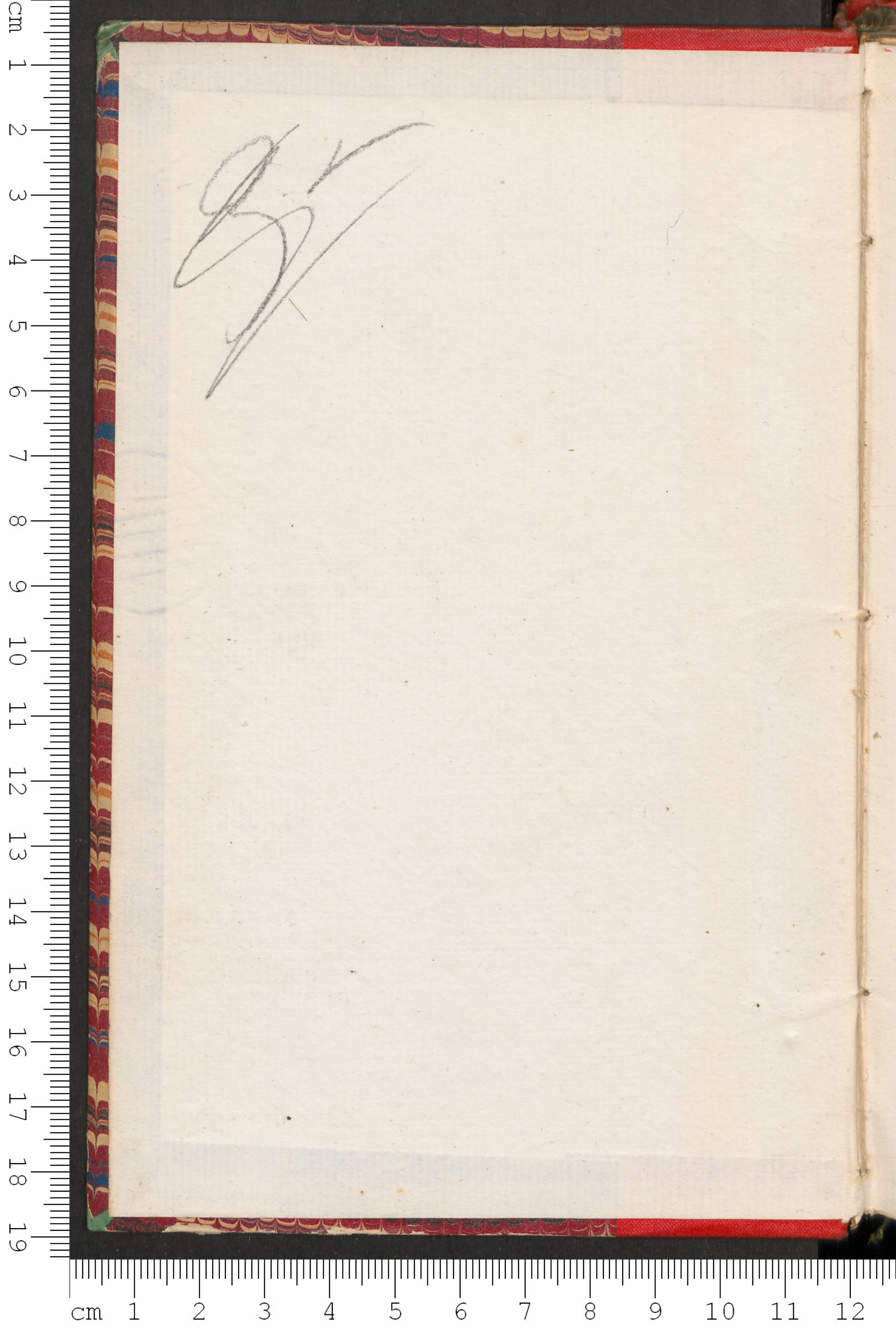
COUTAGNE

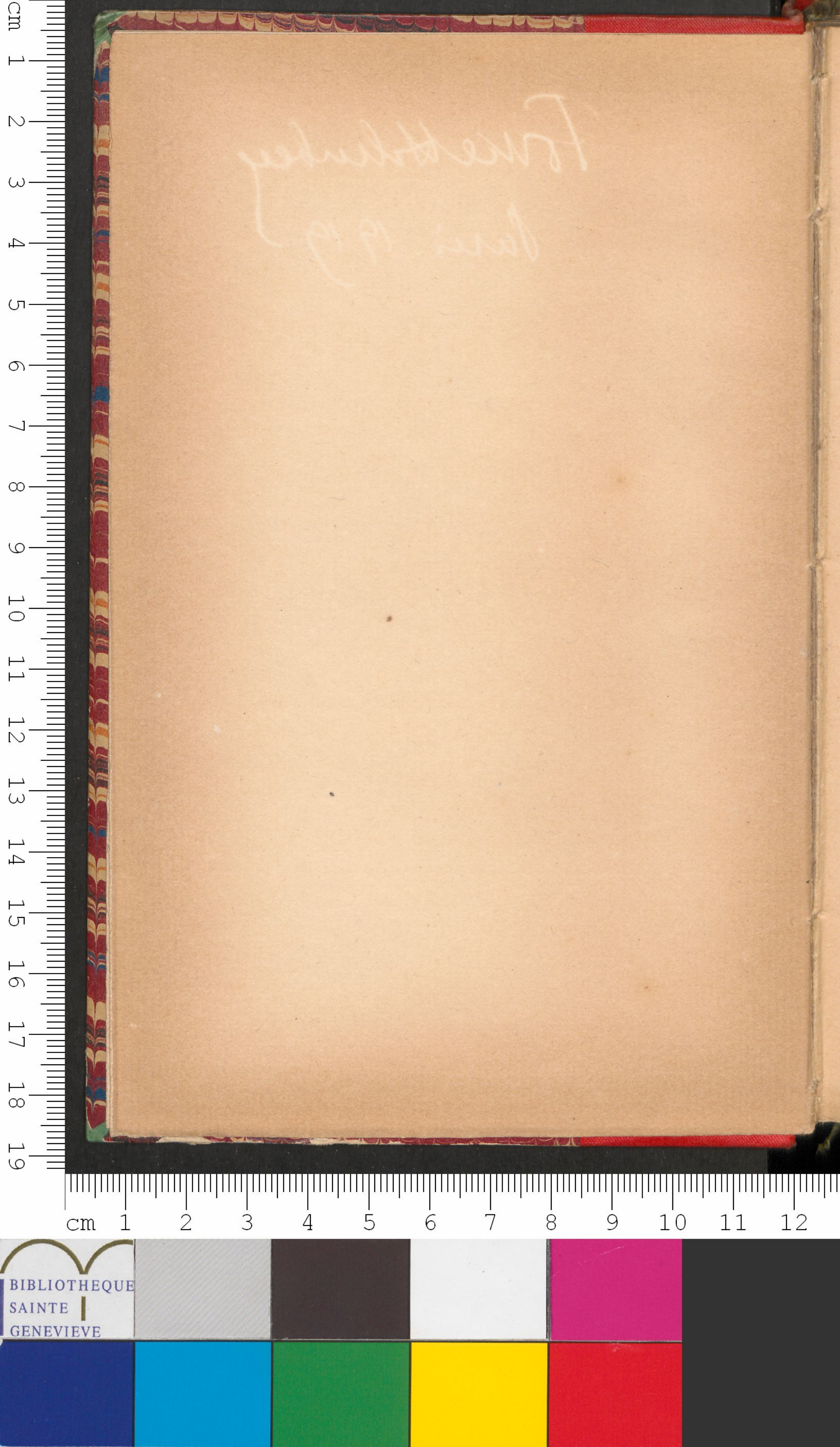
TROIS SEMAINES EN PAYS SCANDINAVES

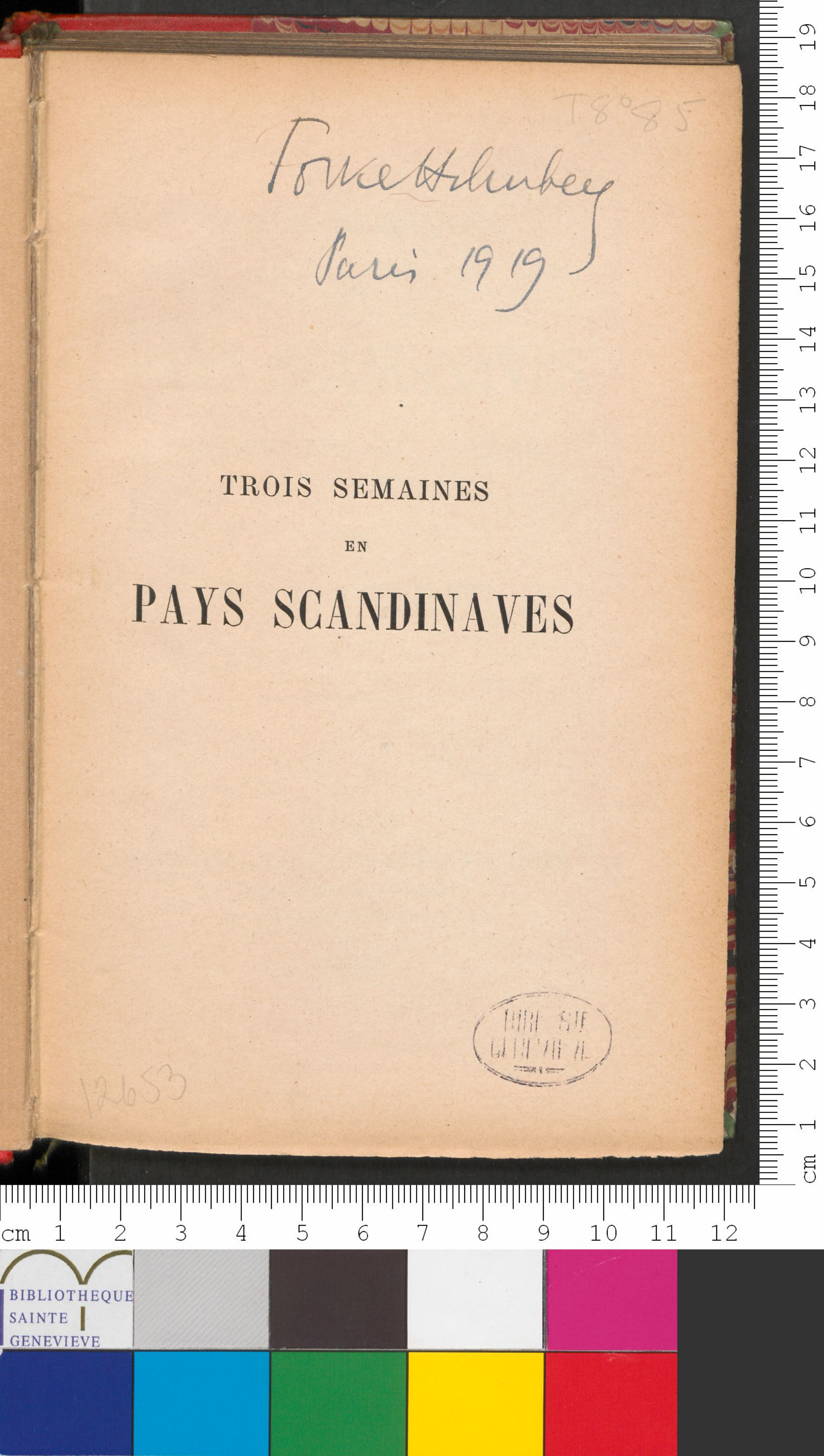
1890




T
Scand
85




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



Folke Holmberg
Paris 1919

TROIS SEMAINES

EN

PAYS SCANDINAVES



TROIS SEMAINES

EN

PAYS SCANDINAVES

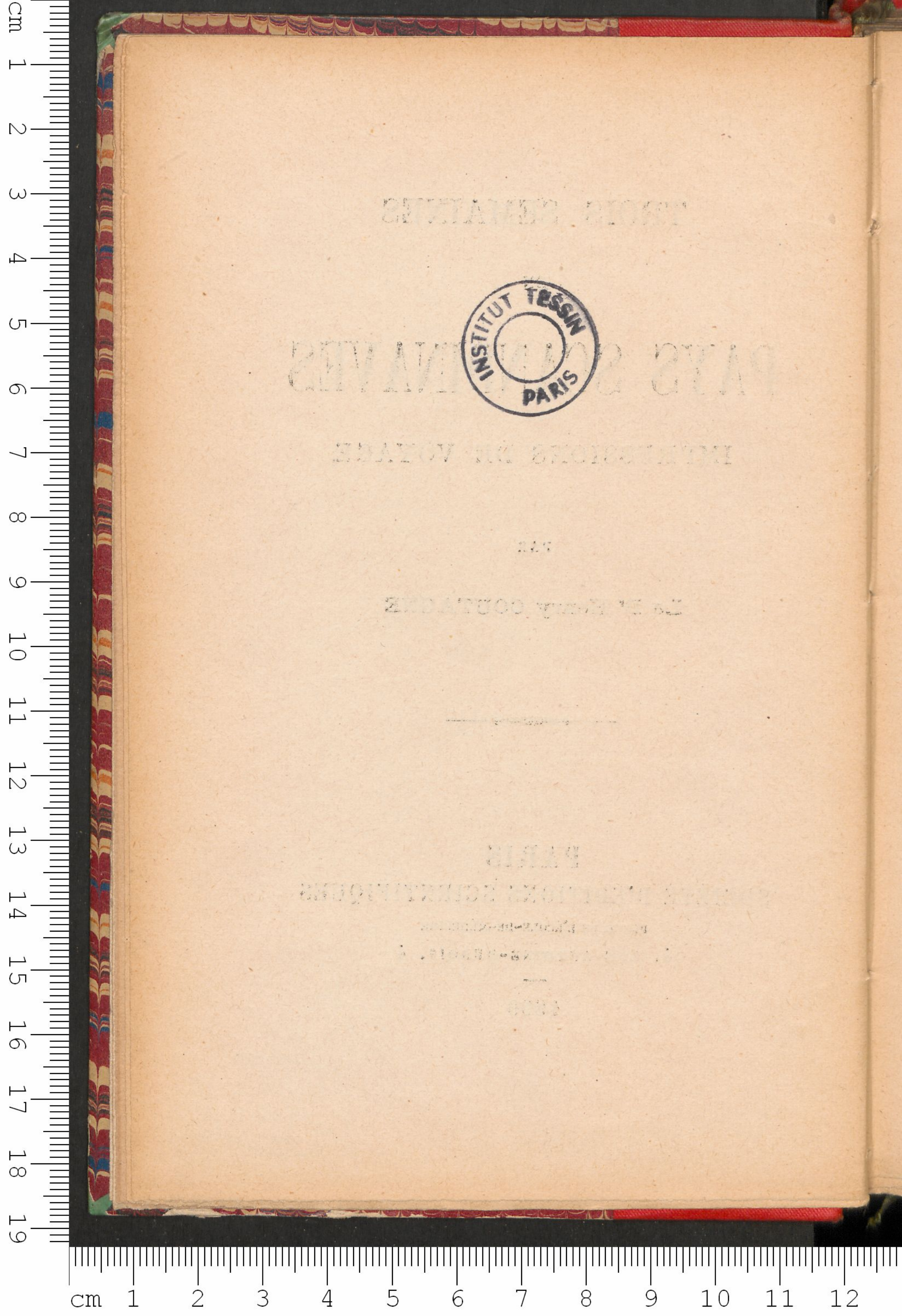
IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR

Le Dr Henry COUTAGNE

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1890


INSTITUT TESSIN
PARIS



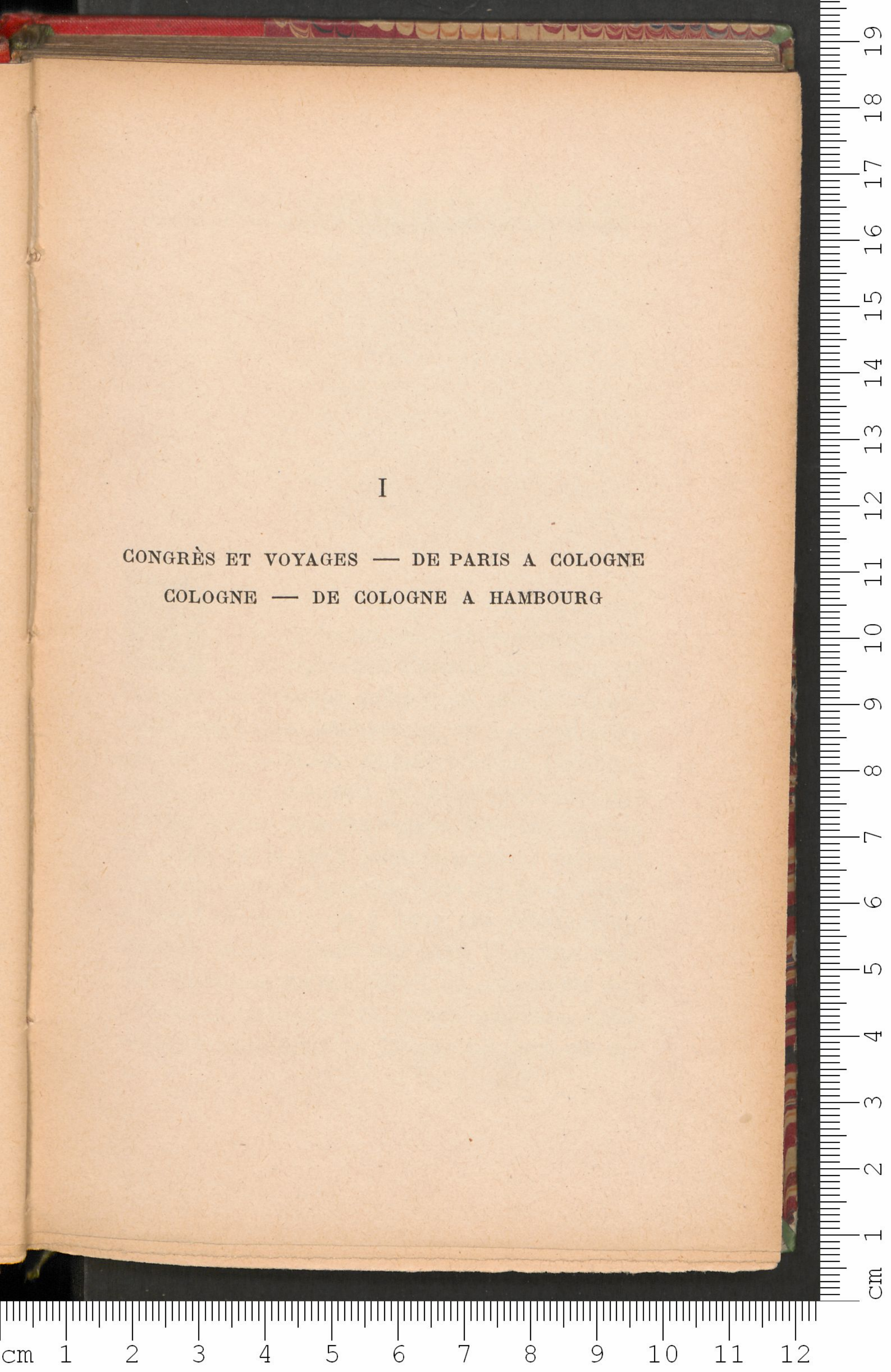
PRÉFACE

Le succès de ce petit ouvrage serait assuré s'il pouvait procurer à ceux qui le liront un plaisir égal à celui que l'auteur a ressenti en l'écrivant. Pour moi et certainement pour bien d'autres, le charme d'un voyage est surtout rétrospectif et consiste dans cette réviviscence curieuse des impressions emmagasinées sur le moment qui s'opère au bout de plusieurs semaines et même de plusieurs mois dans les profondeurs de la mémoire. Ces tableaux d'une variété et d'une vivacité inattendues qui se déroulent successivement dans notre imagination, j'ai essayé de les fixer après une

courte excursion dans quelques parties du Danemark, de la Suède et de la Norvège, et avoue avoir éprouvé une véritable jouissance artistique à la rédaction de ces pages. Malgré l'extension, considérable depuis quelques années, de la sphère d'action de nos touristes, les pays scandinaves ne sont pas encore assez souvent visités par des Français pour que leur description soit d'avance frappée du soupçon de banalité. Je livre donc au public ce livre avec l'espérance que le lecteur pourra en retirer quelque utilité et même le prendre à l'occasion pour guide : l'auteur a en effet cherché à masquer sous une forme aussi peu aride que possible des documents exacts et détaillés sur tous les points qu'il a visités.

H. C.

Lyon, juillet 1890.



I

CONGRÈS ET VOYAGES — DE PARIS A COLOGNE
COLOGNE — DE COLOGNE A HAMBOURG



I

Au risque de m'attirer les foudres d'un bon nombre de gens sérieux ou réputés tels, je ne crains pas d'avouer que j'aime les Congrès. La besogne qu'on y fait est-elle réellement utile ? Pas toujours, si on n'en considère que les résultats immédiats ; presque constamment, si on poursuit le développement des germes semés dans les esprits. Mais en tous cas les actes de la vie y passent pendant quelques jours de l'utile à l'agréable dans des proportions souvent réussies ; on y noue des relations aimables, et on y visite des pays inconnus dans des conditions de célérité et de commodité difficilement réalisables en temps ordinaire. Cette dernière considération justifie l'énoncé de ma

profession de foi en tête de la relation que j'offre au lecteur, car c'est grâce à un Congrès que j'ai pu visiter assez complètement en trois semaines sinon tous, du moins une grande partie des points les plus pittoresques des trois royaumes scandinaves.

Depuis longtemps l'idée d'un voyage en Suède et en Norvège flottait dans mon esprit à l'état de projet vague lorsque Émile Guimet, l'éminent orientaliste, me parla d'un Congrès projeté à Stockholm et à Christiania pour le mois de septembre de 1889, Congrès auquel il avait l'intention de se rendre. Un Congrès d'orientalistes! Me suffirait-il pour en faire partie d'aimer les pays du soleil, de m'être promené dans les kasbahs et les mosquées de l'Algérie et de l'Espagne, enfin d'avoir effleuré les civilisations orientales dans quelques études anthropologiques? Je n'hésitai pas à résoudre cette question par l'affirmative lorsque peu de temps après j'eus connaissance du programme du Congrès dont les qualités attractives imposèrent silence à mes velléités de modestie : je fis, sans plus tarder, les démarches nécessaires pour être inscrit sur la liste des membres, reçus en temps opportun les pièces officielles donnant droit aux avan-

tages inhérents à ces sortes de réunions et fis mes préparatifs de voyage.

Une déception préalable m'attendait. J'avais insidieusement escompté la compagnie de Guimet et pensais exploiter à mon profit sa connaissance des pays qui m'étaient inconnus et sa haute notoriété dans le public spécial où je voulais m'insinuer. Mais mon compagnon projeté est un homme pendu à trente-six potences : industriel, archéologue, musicien, publiciste, organisateur et directeur du Musée qui porte son nom, etc. etc., il est de plus en plus forcé de renoncer aux voyages qui ont été une de ses passions. Bref, au dernier moment, j'apprenais qu'il m'abandonnait à mon malheureux sort, retenu en France pendant les mois d'août et de septembre.

J'eus, je l'avoue, une hésitation... courte, très courte. Était-il bien prudent de me lancer seul dans des pays lointains dont la langue m'était totalement inconnue? Heureusement je n'en étais pas à mon coup d'essai en matière de voyages; puis l'union de la Scandinavie et de l'Orient ne devait-elle pas me faire bien augurer de l'hospitalité qui m'attendait? Décidé par ces raisons et d'autres aussi spécieuses, je n'eus pas de

peine à brûler mes vaisseaux et à quitter les bords du Rhône pour ceux de la Baltique.

D'abord une étape de dix jours à Paris, pour serrer la main à quelques amis trop clairsemés par les vacances, faire à l'Exposition universelle le pèlerinage obligatoire de tout bon provincial et assister à deux Congrès aussi peu orientalistes que possible. Au milieu d'une existence surmenée, j'ai le temps de planter deux jalons pour mon voyage. Je fais dans les salons de Brouardel, l'aimable doyen de la Faculté de médecine, la connaissance du professeur Retzius, de Stockholm, qui porte dignement un nom illustré par son père dans les sciences anthropologiques. Puis, j'assiste aux Français à la création enfiévrée d'*Hamlet* par Mounet-Sully, et demande au héros danois de Shakespeare des impressions initiatrices pour la visite de son pays. Dans la soirée du 20 août, je dis adieu à la capitale et m'endors dans l'express de Cologne.

Si tous les chemins mènent à Rome un bon nombre mènent aux pays scandinaves. Les cœurs aguerris contre le mal de mer peuvent

même aller directement à Christiania ou à Gothembourg en partant de Bordeaux, du Havre, d'Anvers, de Rotterdam. En empruntant les chemins de fer allemands, on peut rejoindre la Baltique en de nombreux ports mis en communication régulière avec Copenhague et la côte suédoise par plusieurs services de bâtiments à vapeur. Je suis en principe peu partisan des voyages à l'aventure sans plans ni projets d'avance. Grâce aux excellents guides qui existent maintenant pour la plupart des pays, j'aime à connaître au préalable le fort et le faible de mes champs d'observation ; arrivé dans une ville, je puis dans ces conditions orienter mes pas vers les choses intéressantes ou signalées comme telles, sans subir la domination énervante du cicerone et sans perdre trop de temps. Pour mon voyage aux pays scandinaves l'improvisation était d'autant moins de mise qu'il fallait adapter mes combinaisons particulières avec le programme du Congrès auquel je me rendais. Peu désireux pour diverses raisons de m'attarder dans l'Allemagne du nord, j'avais projeté de me rendre d'une seule traite à Hambourg et de pénétrer immédiatement dans le Danemark ; comme j'avais plusieurs jours devant moi

avant la date de l'ouverture du Congrès de Stockholm, je pourrais les passer en-deçà du Sund et me faire de Copenhague et de l'île de Seeland une idée moins superficielle que celle de la majorité des touristes. Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Donc, le 21 août à l'aube, je me réveillai dans une des parties les plus tristes de l'Allemagne, vers Aix-la-Chapelle. La vieille capitale carlovingienne est aujourd'hui entourée de hauts fourneaux qui dressent leurs cheminées dans des prairies étiolées par la fumée. Une dizaine de stations monotones défilent devant nous et précèdent Cologne. Ayant visité la grande ville rhénane dans un précédent voyage, j'avais l'intention de passer outre, au moins jusqu'à Münster; mais les exigences de la douane en ont décidé autrement et me forcent à m'arrêter une matinée.

Une pluie fine qui me gâtera les premiers jours de mon voyage m'attend au sortir de la gare. La cathédrale est à deux pas, immense, imposante, mais ayant perdu depuis son achèvement la grue légendaire qui lui donnait une note originale. Tout autour une place bordée d'hôtels et de magasins où se débitent les pro-

duits de nombreux Jean-Marie Farina, plus authentiques les uns que les autres. Je me réfugie dans l'église et fais quelques pas le long de la nef grandiose ; mais un bedeau s'élance à ma rencontre et me prévient que pour le moment un service religieux l'empêche à son grand regret de gagner à mes dépens un pourboire en me faisant visiter les chapelles et le trésor. Je juge inutile de lui enlever l'espérance de mon retour à un moment plus propice et vais flâner dans la partie de la ville qui, du tertre où se dresse la cathédrale, descend en pente douce jusqu'au Rhin. J'erre à travers des rues banales, des places dont une porte déjà la statue du Chancelier de fer, deux marchés animés par les achats du matin et par leur bordure en maisons de style flamand et j'arrive au bord du fleuve.

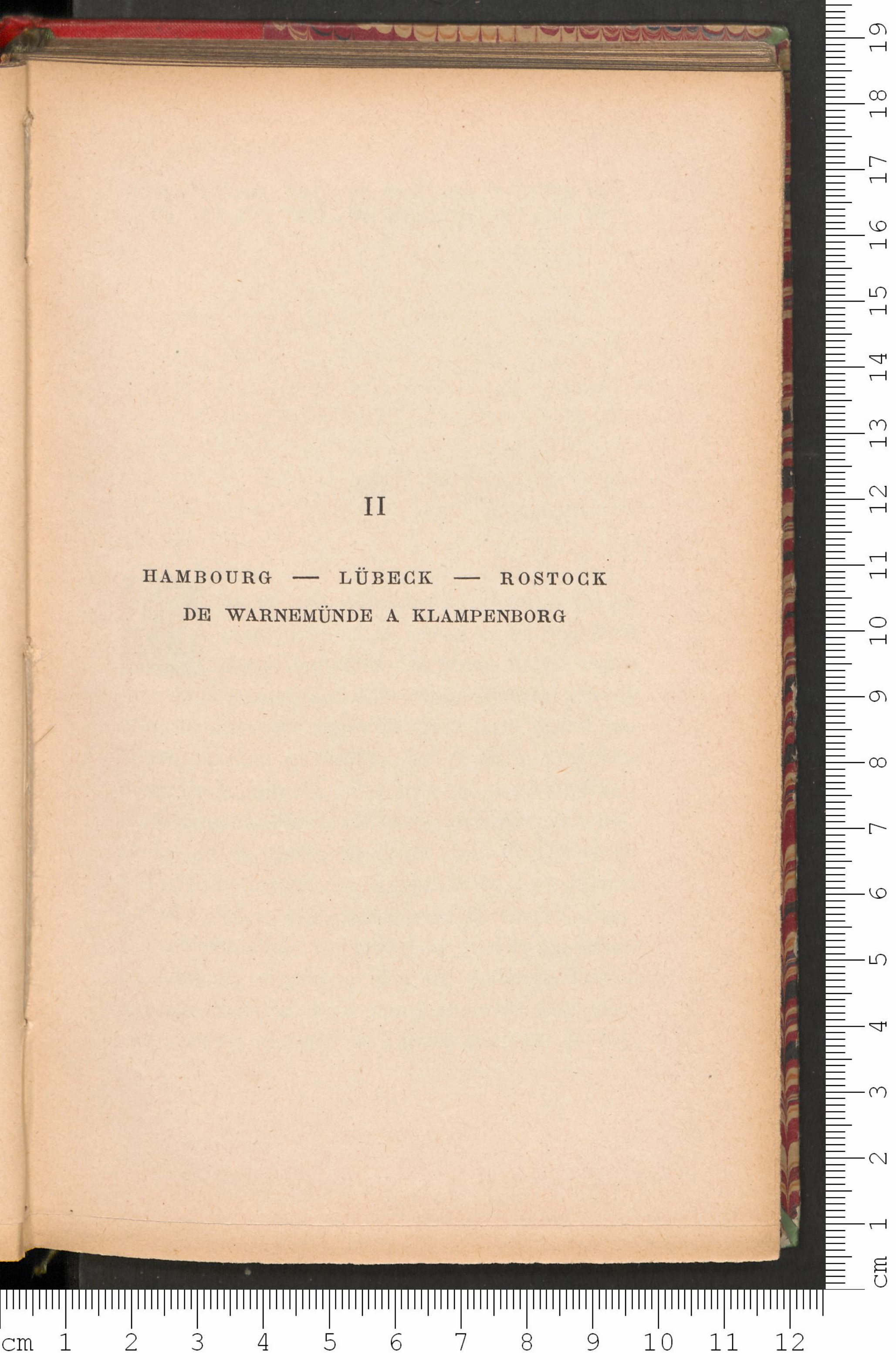
Plusieurs églises à clochers bulbeux et à tours en poivrières, un rempart sans style précis et une rangée de maisons à façade pittoresque suffisent pour conserver un certain cachet au quartier du port. Le Rhin fait grand effet avec son double pont et son faubourg de la rive droite. Après une promenade sur ses quais, remontons dans le centre de Cologne, jetons un coup d'œil sur son gracieux Rathhaus

et allons revoir quelques tableaux au musée de peinture. Une foule compacte assiège la porte de cet établissement, situé sur une place égayée par des squares; se serait-on figuré les habitants de Cologne si passionnés pour les beaux-arts? Je m'approche et lis une affiche qui m'explique cet enthousiasme : un portrait du Kaiser Wilhem II est exposé aujourd'hui au musée.

Il ne me reste plus qu'à déjeuner et à reprendre le train qui me déposera à Hambourg, la nuit tombée. Les stations westphaliennes recommencent à défiler avec leurs hauts fourneaux et leurs prairies étiolées. Vers Osnabrück, le paysage, toujours plat, dépouille son caractère industriel et devient nettement agricole; des pâturages coupés de canaux rappelent la Hollande, et pour compléter cette ressemblance, un moulin fait tourner ses ailes grotesques sur le bord d'un petit lac. Münster, Brême sont bâties au milieu d'une ceinture d'arbres qui cachent leurs maisons basses et impriment même de loin un cachet rustique à la cathédrale de Jean de Leyde. Enfin le soleil se couche et j'arrive à Hambourg, au terme de ma première étape à l'étranger. Ici, petits incidents intimes inhérents à tout voyage, dispute avec une famille alle-

mande pour la prise de possession d'une voiture qui m'est d'autant plus utile que le temps est détestable, courses erratiques à la recherche d'une chambre en dehors des hôtels qui sont encombrés dans cette saison. Enfin je trouve un gîte chez une vieille dame suédoise : apprenant que je vais à Stockholm, elle entreprend un éloge pathétique du Roi et me prédit, en me souhaitant bonne nuit, un voyage agréable que rien ne m'a fait encore pressentir depuis mon départ de Paris.

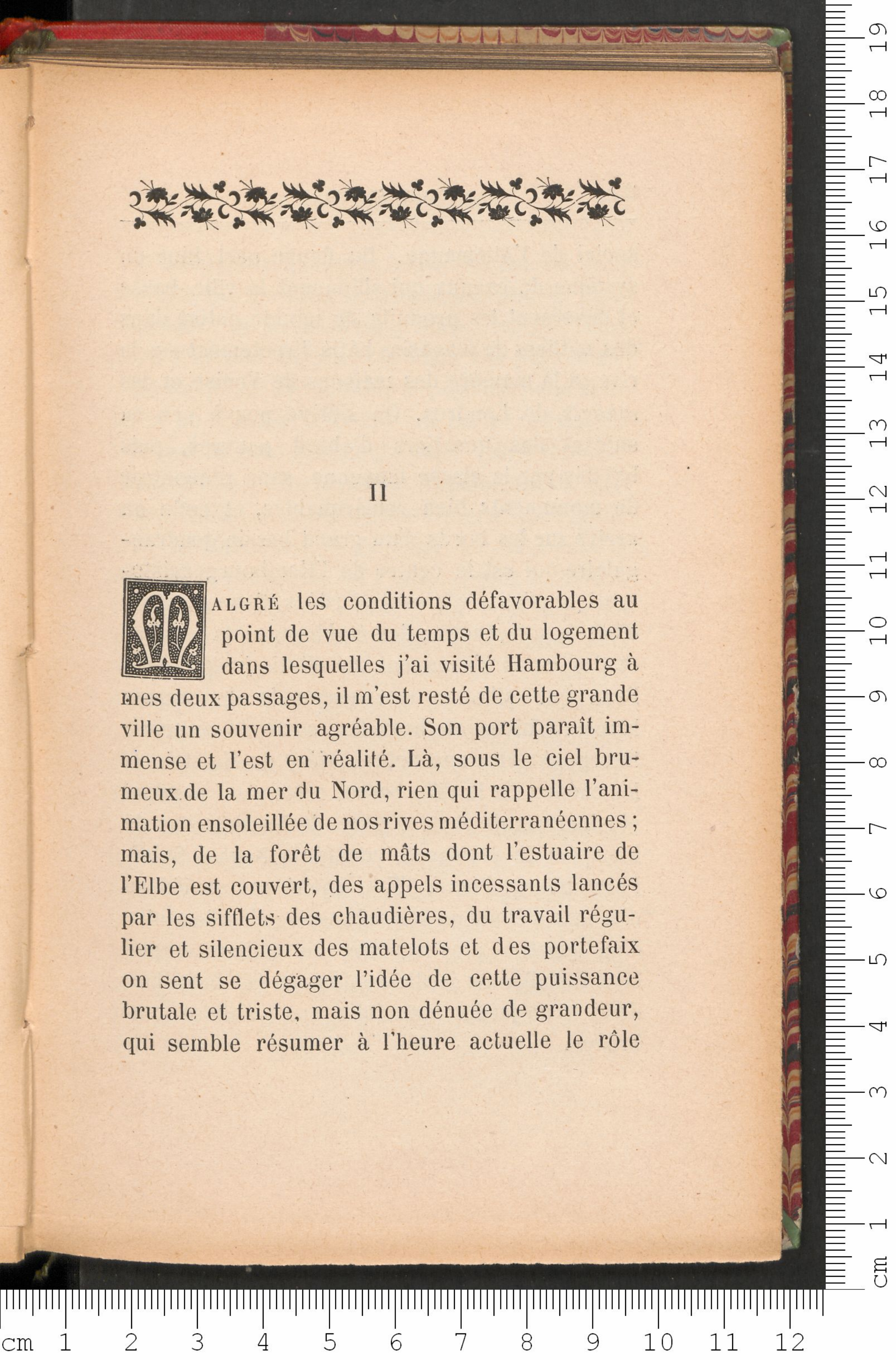




II

HAMBOURG — LÜBECK — ROSTOCK

DE WARNEMÜNDE A KLAMPENBORG



II

MALGRÉ les conditions défavorables au point de vue du temps et du logement dans lesquelles j'ai visité Hambourg à mes deux passages, il m'est resté de cette grande ville un souvenir agréable. Son port paraît immense et l'est en réalité. Là, sous le ciel brumeux de la mer du Nord, rien qui rappelle l'animation ensoleillée de nos rives méditerranéennes ; mais, de la forêt de mâts dont l'estuaire de l'Elbe est couvert, des appels incessants lancés par les sifflets des chaudières, du travail régulier et silencieux des matelots et des portefaix on sent se dégager l'idée de cette puissance brutale et triste, mais non dénuée de grandeur, qui semble résumer à l'heure actuelle le rôle

social de l'Allemagne. Du fleuve part tout un système de canaux qui sillonnent la ville basse et déversent les produits du monde entier dans des milliers de magasins bâtis directement sur la rive, à la manière des maisons de Venise et des *wharfs* de Londres. On s'élève peu à peu en suivant des quartiers d'abord pauvres, puis habités par la classe moyenne, sans rencontrer de monuments bien remarquables, et enfin on arrive sur les bords d'un grand bassin quadrangulaire qui est le centre de l'Hambourg aristocratique. Ses rives sont bordées d'une ceinture d'hôtels somptueux ; des établissements de bains et des cafés s'avancent sur pilotis jusque dans l'eau que sillonne une escouade de cygnes blancs. L'hiver, ce beau lac, sorte de réservoir interposé entre une petite rivière du Holstein et les canaux de la ville basse, reste glacé pendant plusieurs mois et se couvre de boutiques et de kiosques de plaisance, comme la Neva à Saint-Pétersbourg. Plus à l'Est, caché par un rideau d'arbres, s'étend un second bassin ; c'est le centre d'un quartier plus agreste, au milieu duquel sont installés un jardin zoologique célèbre à bon droit et un jardin botanique aux paisibles ombrages.

D'Hambourg, quelques heures suffiraient pour me transporter dans le Danemark par la ligne classique de Kiel-Körsör ; mais, malgré mon désir d'arriver au plus tôt dans les pays scandinaves, je me laisse aller à prendre pour deux jours un chemin d'écolier qui me permettra de voir sur la côte allemande deux villes réputées pittoresques et de traverser rapidement la Baltique. Quittons donc Hambourg par une petite gare de faubourg, et fendons en diagonale la base de la presqu'île où l'Allemagne a refoulé le Danemark jusqu'au Jutland. La voie traverse encore des prairies parsemées de villages, puis elle côtoie un petit fleuve, sur la rive duquel nous voyons se rapprocher une série de tours en brique rouge surmontées de flèches effilées à reflets métalliques verdâtres. Nous arrivons à Lübeck.

L'ancienne capitale de la Ligue hanséatique est agréablement située dans un pays verdoyant et plat ; elle le domine sur une colline enserrée à sa base par la Trave et par ses bassins chargés de navires de commerce. Lübeck a conservé intactes une grande partie de son enceinte de remparts et ses portes moyen âge ; la plus curieuse de ces dernières est justement celle par laquelle le

voyageur pénètre dans la ville en sortant de la gare, l'Hostenthor. Comme pour me faire bon accueil, un rayon de soleil perce, au moment où je la traverse, la pluie fine qui me poursuit depuis Cologne et fait reluire ses murs rouges et les briques vernissées de sa toiture. Je m'engage dans des rues montantes où les détails architecturaux des façades des maisons me mettent à chaque instant en arrêt, et parviens au centre de la ville marqué par la cathédrale et l'hôtel de ville que réunit une place aux arcades basses. C'est là qu'a battu pendant des siècle le cœur de cette puissante ligue hanséatique dont le rôle pour le nord de l'Europe a été, sinon aussi brillant, du moins aussi considérable que celui des républiques italiennes pour les régions méditerranéennes. Actuellement les temps de cette hégémonie sont passés, mais Lübeck est restée ville libre, à constitution formaliste et compliquée. Ses trois Chambres législatives délibèrent et légifèrent gravement dans le vieux palais municipal ; la Prusse s'est seulement réservée la direction des postes, des télégraphes, des chemins de fer, de l'armée, des relations diplomatiques et de quelques autres rouages d'aussi minime importance.

L'étranger peut passer une demi-journée intéressante dans cette petite ville commerçante, tranquille et revenue des grandeurs d'autrefois. Il errera le long des remparts, sur les bords gazonnés de la Trave, dans des églises silencieuses dont les piliers sont garnis de portraits d'anciens marchands aux figures communes et énergiques. Il s'arrêtera parfois devant une maison gothique dont la fenêtre encadre une fille aux bras nus jusqu'aux épaules et coiffée sur le sommet de la tête d'une mince bande de tulle tuyauté qui laisse à découvert deux bandeaux de cheveux blonds. Enfin, ne pas oublier une visite dans les souterrains de l'hôtel de ville : sous leur arceaux séculaires est installée aujourd'hui une cave renommée dans laquelle, par une particularité assez rare en Allemagne, on peut se faire servir toutes sortes de vins, mais pas de bière.

Une dernière étape sur la rive allemande de la Baltique me conduit jusqu'à Rostock. La capitale universitaire du Mecklembourg paraît taillée sur le modèle de Lübeck, mais dans des proportions plus petites. Par un faubourg composé de maisons entourées d'un jardinet, retraites propices à la vie calme et studieuse des professeurs

et des étudiants, j'arrive sur une place plantée d'arbres séculaires. Au centre une statue médiocre surmontant un piédestal garni de bas-reliefs encore plus médiocres : c'est celle de Blücher, notre vainqueur de Waterloo, qui est né à Rostock en 1742. Sur un des cotés le bâtiment universitaire, d'un noble aspect, portant la belle devise : *studium multiplex*, *scientia una.* Le temps de parcourir une longue rue bordée de maisons moyen âge, de jeter un coup d'œil sur l'hôtel de ville et l'église Sainte-Marie, et je rejoins à la gare maritime le chemin de fer qui me dépose au bout de quelques minutes au port de Rostock, Warnemünde.

Un excellent bateau du Lloyd allemand, le *König Kristian*, n'attend que notre arrivée pour lever l'ancre. Nous cotoyons un petit établissement de bains de mer qui doit être le rendez-vous d'été du *high-life* mecklembourgeois. Notre passage fait sortir quelques fraîches toilettes féminines de villas minuscules alignées le long de l'embouchure du fleuve ; un peintre en béret interrompt le brossage d'une marine, un baigneur en gants beurre frais, habillé suivant les plus pures traditions d'Étretat ou de Biarritz, braque une longue-vue sur l'horizon. Les adieux

s'échangent entre mes compagnons de traversée et les amis restés sur la rive, les mouchoirs s'agitent. Encore quelques coups du piston de la machine, nous franchissons la jetée du port et entrons dans la pleine mer.

La Baltique est belle, d'un bleu presque méditerranéen parsemé de petits flocons moutonnés. Pourtant le bateau tangue assez fortement. Je fais bonne contenance jusqu'au bout, mais le mal de mer ne perd jamais ses droits partout. Il indispose sérieusement plusieurs de mes compagnons; de plus il paraît exercer des ravages sur de malheureuses oies poméraniennes, qui, entassées sur le pont dans des cages à clairvoie, se livrent à un concert comique et lamentable depuis que nous avons quitté Warnemünde. Parfois l'une des pauvres bêtes passe une tête effarée à travers les barreaux de sa prison et semble demander du secours : un des matelots, plein de commisération, leur prodigue de bonnes paroles et des caresses infructueuses.

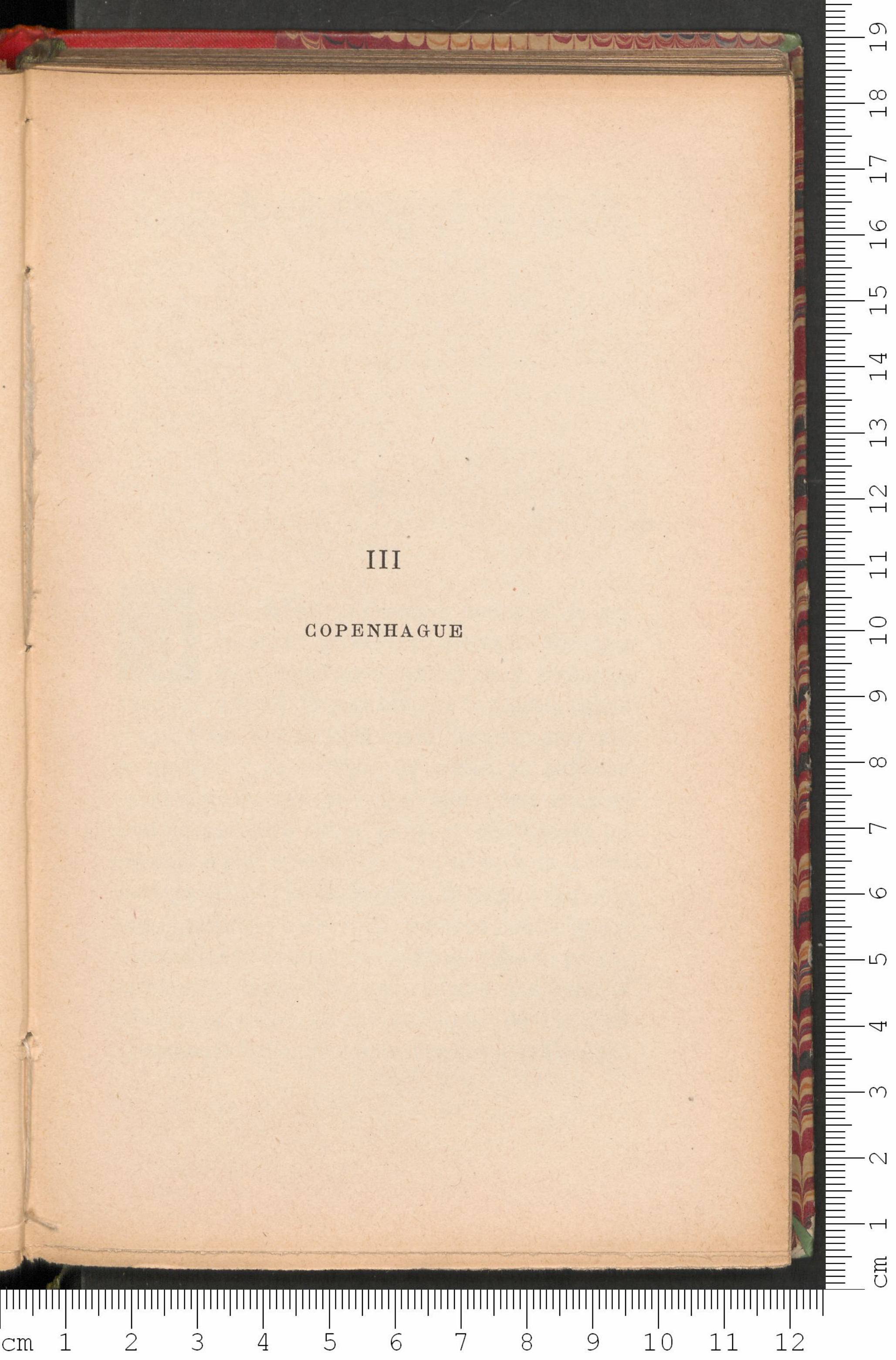
Pendant ces scènes intimes, une bande verte qui pointait à l'horizon presque dès notre départ, a grandi et dessine une côte. C'est l'île danoise de Falster qui tend vers nous une mince presqu'île terminée par le port de Gjedser. Nous dé-

barquons et montons en chemin de fer, pour nous retrouver au bout d'une heure au bord de la mer. Un bateau d'une construction spéciale, très large avec une haute machine à vapeur à son centre, nous attend pour la traversée du grand Belt. En quelques minutes les wagons de marchandise ont été chargés sur des rails qu'il porte à son centre par une manœuvre de machine en arrière, les voyageurs ont pris place sur les côtés et nous voguons au nord. Bientôt on remonte en chemin de fer sur l'îlot de Masnedö qu'un pont en fer relie à l'extrémité inférieure de la grande île de Seeland. Nous sommes emportés vers Copenhague au milieu de prairies fertiles, maismonotones. J'ai lié entre temps conversation avec deux dames danoises, de retour de Paris, qui me font les honneurs de leur pays, s'excusent, pour ainsi dire, de l'insignifiance du paysage que nous traversons et cherchent à m'en consoler par avance en me vantant Copenhague et ses environs du nord. Un instant seulement nous sommes favorisés d'une jolie aperçue sur la baie du port de Kjöge, puis recommencent les pâturages coupés de fermes, et à la nuit tombante, nous atteignons la capitale.

Mais il me faut aller un peu plus loin avant

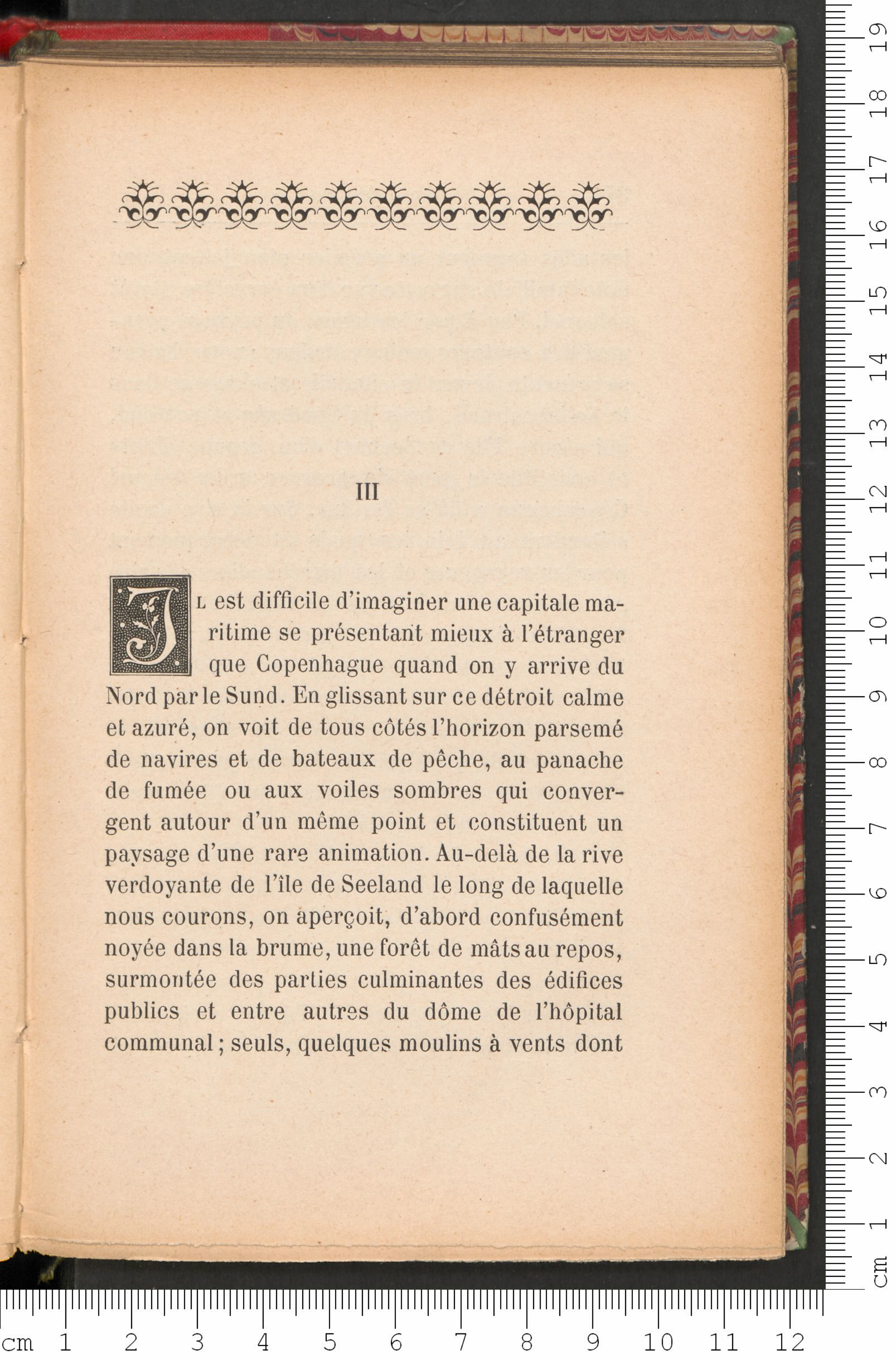
de terminer mon étape ; car au lieu de me loger classiquement à Copenhague, je me suis arrangé pour exquisser une villégiature dans un de ces recoins du bord du Sund qu'on vient de me vanter ; encore un trajet d'une demi-heure de chemin de fer et je me repose dans une des maisons rustiques enfouies sous les bois qui composent la petite station de Klampenborg.





III

COPENHAGUE



III

Il est difficile d'imaginer une capitale maritime se présentant mieux à l'étranger que Copenhague quand on y arrive du Nord par le Sund. En glissant sur ce détroit calme et azuré, on voit de tous côtés l'horizon parsemé de navires et de bateaux de pêche, au panache de fumée ou aux voiles sombres qui convergent autour d'un même point et constituent un paysage d'une rare animation. Au-delà de la rive verdoyante de l'île de Seeland le long de laquelle nous courons, on aperçoit, d'abord confusément noyée dans la brume, une forêt de mâts au repos, surmontée des parties culminantes des édifices publics et entre autres du dôme de l'hôpital communal; seuls, quelques moulins à vents dont

les ailes tournent au premier plan jettent une note familiale sur cette vue d'un caractère plutôt solennel. Peu à peu les lignes du paysage prennent des contours moins nébuleux ; notre bateau se présente devant la citadelle et s'engage dans le Kallebostrand, bras du Sund sûr et profond, qui sépare l'île de Seeland d'un groupe d'îlots et constitue le port de premier ordre auquel Copenhague a dû sa fortune. Sur la rive droite s'étendent au loin les quais de débarquement pour les voyageurs et les marchandises ; la rive gauche appartient à la marine militaire qui en a fortifié la côte, y amarre ses navires et y a installé ses arsenaux. Le chenal est constamment sillonné de chaloupes de service pour les officiers, de bateaux de pêche ou de charbon, et de paquebots qui plusieurs fois par jour mettent Copenhague en communication avec les ports danois, allemands et suédois.

Toute la vie du Danemark semble concentrée dans cette ville, qui en est à la fois la capitale politique, le principal port militaire et marchand, le centre universitaire et scientifique ; en outre Copenhague est un point d'arrêt presque obligé pour tous les voyageurs de l'Europe occidentale qui visitent les pays scandinaves. Aussi y règne-

t-il une animation d'un caractère quelque peu cosmopolite et banal. Le quartier central du Kongens Nytorv (nouveau marché du roi) est sillonné en tous sens par des tramways et par des touristes anglais, comme n'importe quelle ville de n'importe quel pays à l'heure actuelle. Dans toutes les directions s'ouvrent des rues bordées de maisons construites sur un modèle triste et uniforme : partout des façades rectangulaires blanchies à la chaux sont percées de fenêtres aux bordures noires surmontant des magasins dont la moitié inférieure descend au-dessous du niveau de la rue. Les monuments obligés de toute capitale, théâtre, parlement, hôtel de ville, palais de justice, etc., sont d'une structure lourde ; seule la Bourse est installée dans un charmant édifice en briques du style de la Renaissance des Pays-Bas, surmonté par une flèche métallique bizarre. Sur la plupart des places s'élèvent des statues inspirées par de nobles idées de patriotisme, mais d'un intérêt artistique secondaire ; signalons pourtant la fière allure de celle d'un illustre marin du XVIIe siècle, Niels Juel.

J'ai néanmoins passé quelques bonnes heures de flânerie à Copenhague. Tantôt revenant du

côté de la mer, je me promenais sur la *longue ligne*, mince ruban de terre aux bords gazonnés qui prolonge l'esplanade de la citadelle, et regardais sans m'en rassasier le mouvement du port, en suivant de l'œil le manège des Dumanets danois et de leurs payses, dont c'est là le lieu de rendez-vous de prédilection. Tantôt à l'extrémité opposée de la ville, j'errais le long des vallonnements d'un charmant jardin botanique dominé par la façade de l'hôpital communal, ou sous les arbres séculaires du parc du château de Rosenborg au milieu des bébés venus pour entendre la musique militaire. Enfin je craindrais de me brouiller avec toute la population danoise si j'oubliais de mentionner avec éloges une soirée passée à Tivoli, vaste établissement à la fois lieu de promenade, de concert, de théâtre, de montagnes russes, de restaurants, en un mot de tous les divertissements populaires possibles.

Dans un ordre d'idées plus élevé, Copenhague intéresse au plus haut point par ses richesses scientifiques et artistiques. Les collections archéologiques et ethnographiques contenues dans l'édifice d'apparence modeste qui porte le nom de Palais du Prince sont célèbres dans le monde savant, et je puis, après bien d'autres visiteurs,

témoigner de l'ordre avec lequel elles sont mises en valeur, ainsi que de la complaisance du personnel qui en fait les honneurs. Le Musée des antiquités du Nord est particulièrement intéressant et initie l'étranger aux caractères d'une civilisation dont les collections similaires de nos pays ne peuvent lui donner l'idée. Tous les actes de la vie passée du Danemark y sont exposés depuis les temps préhistoriques les plus reculés jusqu'à la fin du moyen âge par des milliers d'objet de toute sorte, d'origine exclusivement indigène, disposés dans un ordre chronologique aussi rigoureux que possible. On est d'abord surpris, devant les vitrines consacrées à l'âge de pierre, des dimensions des haches et des couteaux en silex enfouis en quantité dans ces amas de coquillages et de débris alimentaires qui sont disséminés sur les côtes danoises et bien connus des anthropologistes sous leur nom barbare de *Kjökkenmöddinger* (débris de cuisine). Mais on éprouve des impressions encore plus saisissantes en passant en revue les salles consacrées aux âges du bronze et du fer. Des longues files d'épées massives et de poignards d'un travail à la fois solide et exquis, des parures en métaux précieux d'un dessin original, un char en bois

doré destiné probablement au transport d'une idole, des torchères aux proportions gigantesques et mille autres instruments ou ustensiles de la vie commune font revivre une période singulièrement pittoresque de la civilisation cimbrique, celle dans laquelle ces peuples barbares préludaient par des guerres intestines formidables à l'invasion du monde romain. Dès le commencement du XIXe siècle, les savants danois ont commencé à fouiller leurs tumuli et leurs tourbières pour y recueillir religieusement les souvenirs de leurs aïeux et leur ardeur pour ces nobles travaux loin de se ralentir ne fait que s'accentuer depuis les dernières années. Ils pensent ainsi faire œuvre de patriotisme et estiment que leur pays mutilé doit chercher dans une culture scientifique et artistique intense la grandeur que ses revers militaires lui ont enlevée. Cette opinion touchante est du reste générale et imprime aux institutions scientifiques danoises un caractère populaire bien éloigné de nos impulsions officielles. C'est une compagnie privée, la Société des antiquaires du Nord, qui fait prospérer le musée dont nous venons de parler et en fait connaître les richesses au monde savant par de luxueuses publications.

La Galerie royale de peinture est par contre assez médiocrement installée, depuis sa translation forcée hors du château de Christiansborg, les Tuileries danoises, incendiées comme elles, mais accidentellement. A part les musées hors pair, tels que le Louvre ou le palais Petti, il existe dans toute collection de tableaux une œuvre, non toujours la meilleure, qui laisse dans l'esprit un souvenir spécialement profond au point de rejeter dans la pénombre celui des autres. Pour moi ce *clou* de la galerie de Copenhague a été un étonnant portrait hollandais attribué par le catalogue à Mander: il représente en buste quelque vieux bourgmestre au pourpoint de velours, une chaîne d'or au cou. La figure osseuse regarde avec une expression de dureté intelligente accentuée par une paire d'énormes bésicles ; malgré la vulgarité de cet accessoire, la tête conserve un caractère des plus nobles, grâce à son imprégnation par des tons de lumières chauds et profonds que Rembrandt ou Ferdinand Bol ne désavoueraient pas. Une *Pieta* de Mantegna, sévère et saisissante comme tant d'œuvres du vieux maître lombard, et une suite respectable de bons tableaux des Pays-Bas encadrent cette toile hors ligne. Enfin dans les pre-

mières salles de la galerie, l'école danoise contemporaine témoigne de sa vitalité par une série intéressante de paysages, de marines et de scènes d'intérieur.

Mais un nom revient obstinément à l'esprit comme la personnification de l'art moderne au Danemark, c'est celui du sculpteur Bertel Thorvaldsen, l'artiste heureux entre tous, mort sans rival et déjà entré dans la postérité au milieu de ses concitoyens fiers de son génie. Copenhague est encore imprégnée de son culte et possède de lui un ensemble d'œuvres et de souvenirs dont l'étude peut seule permettre de l'apprécier à sa juste valeur. L'église Notre-Dame est ornée de ses sculptures à l'intérieur et à l'extérieur. Le long de sa nef froide sont alignés symétriquement douze apôtres, au costume semblable, à l'expression stéréotypée, au geste insignifiant. Mais devant l'autel, un ange assis tenant un bénitier sur ses genoux lève au ciel un visage de femme empreint d'une grâce ineffable ; le tronc des aumônes est surmonté d'un de ces bas-reliefs pour lesquels le maître danois n'a pas été surpassé, et, sur le fronton du portique extérieur, un saint Jean-Baptiste est entouré d'une douzaine de fidèles dont quelques-uns sont absolument remarquables.

Sur le bord du canal qui entoure les ruines du château de Christiansborg s'élève un lourd mausolée étrusque aux ornements pompéiens : C'est le musée Thorvaldsen, où l'artiste est enterré au milieu de la collection de ses œuvres. L'œil est de prime abord désagréablement impressionné, moins par la forme de l'édifice, assez en rapport avec son caractère funéraire, que par la couleur de ses parois, jaune foncé avec ornements polychromes. En m'approchant et en faisant le tour, j'aperçois, effacées légèrement, (hélas ! trop légèrement) par le temps et les intempéries, une suite de fresques coupées en compartiments inégaux par les arêtes extérieures du monument. Elles représentent les principaux incidents du retour triomphal de Thorvaldsen lorsqu'il quitta Rome en 1838. Ici une troupe tumultueuse de rapins et de modèles déménage l'atelier et met au pillage les cartons et les moulages du maître. Plus loin l'infortuné lion de Lucerne est ligotté solidement et entraîné sur un plan incliné. Enfin nous assistons à l'arrivée du grand homme à Copenhague ; il débarque accompagné d'un officier de marine et s'élance dans les bras d'un personnage à costume vague, qui doit être le roi de Danemark ; tout autour

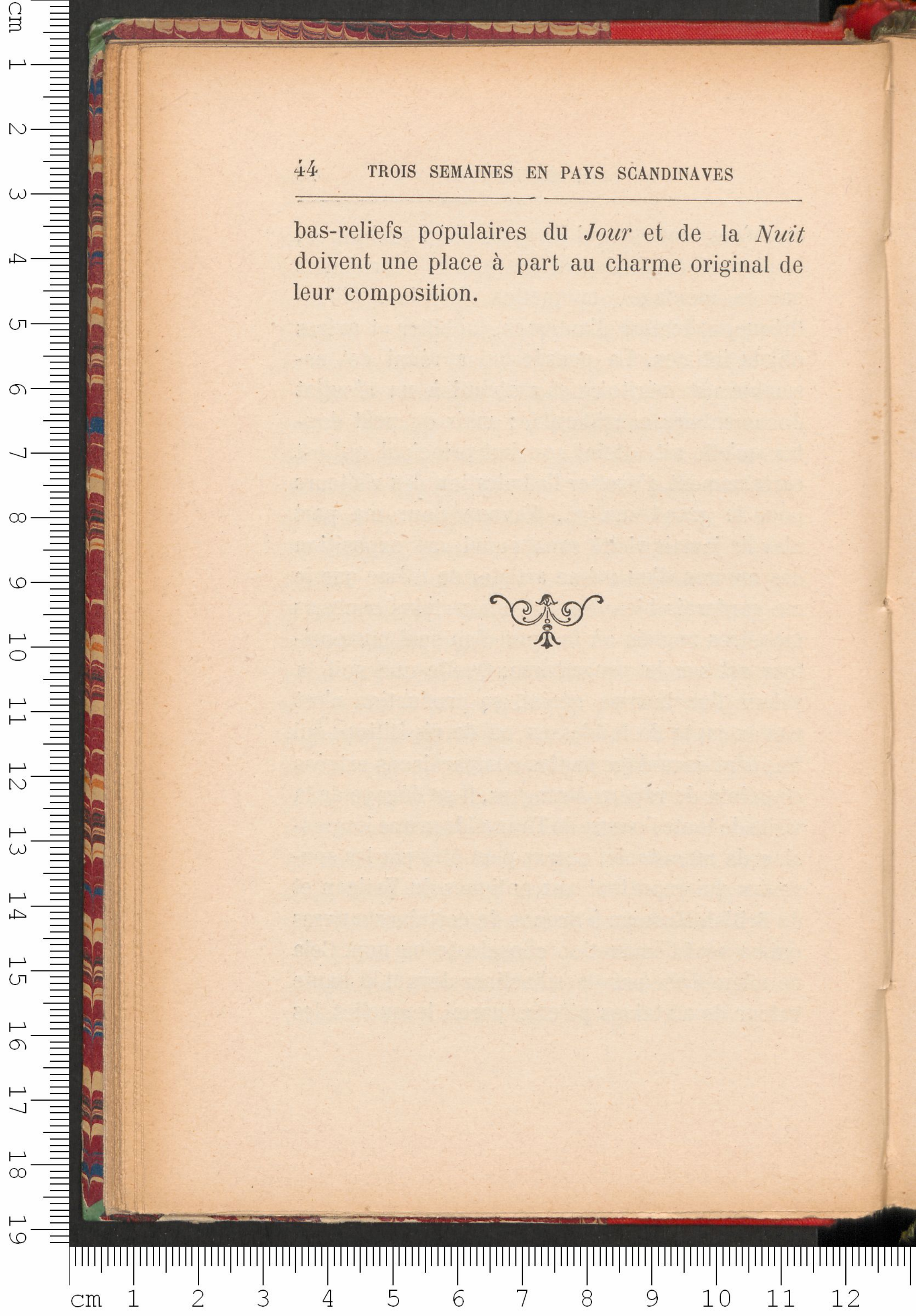


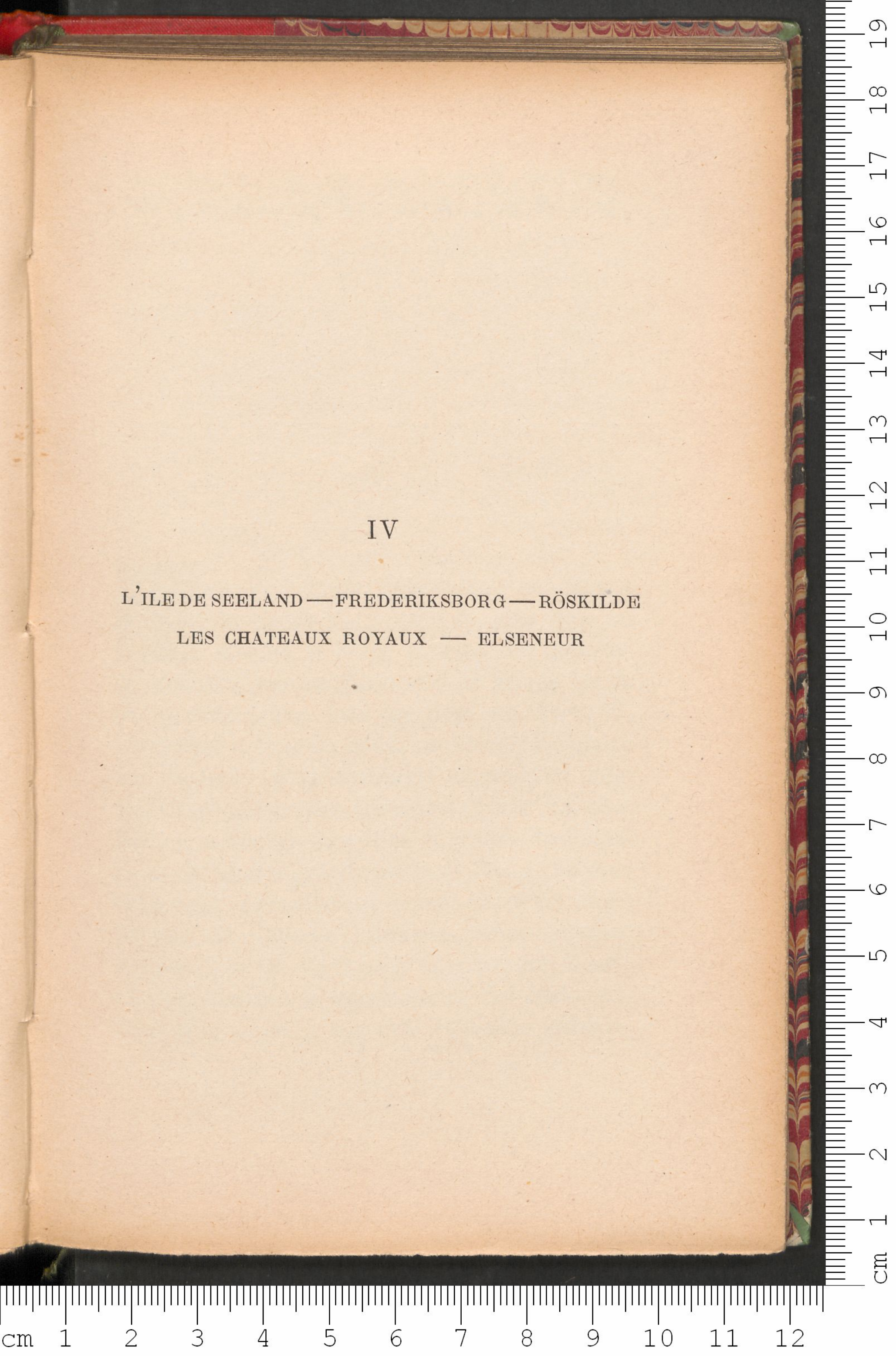
des groupes sympathiques s'alignent dans des bateaux dont l'un porte trois musiciens s'évertuant sur le trombone et le cornet à pistons. Comme composition et comme dessin, on peut se représenter l'œuvre d'un médiocre élève de l'école de Cornélius. Les costumes sont de l'époque ; presque tous les comparses sont coiffés de casquettes soufflées. Quant au coloris, il est des plus originaux : presque tout est peint en jaune serin et en rouge groseille ; jaune serin le lion de Lucerne, jaune serin le costume du roi, la fanfare de Copenhague a des casquettes rouge groseille et des habits jaune serin, la plupart des autres personnages ont, pour varier, des habits groseilles et des coiffures jaunes. Je me demande un instant si je ne suis pas en présence d'une gigantesque mystification, telle qu'a pu en rêver un Cabrion ou un habitué du *Chat Noir*. Il est probable que l'artiste qui a commis ces fresques est encore vivant, car sans cette considération on ne comprendrait pas que les Danois, peuple de goût, n'aient pas encore voilé cette œuvre bizarre d'une couche épaisse de badigeon.

A l'intérieur du musée, on reprend vite son sérieux en parcourant une longue série de pièces où se trouve réunie toute l'œuvre de Thorvaldsen

et même tout ce qui l'a approché : sculptures, la plupart originales et les autres reproduites par le moulage, maquettes, dessins, bibliothèque, collection d'antiques, mobilier et autres objets intimes. La pensée qui a réuni cet ensemble est méritoire et a abouti à un résultat documentaire considérable; mais on peut douter qu'elle ait atteint son but principal qui est certainement d'exalter l'admiration des visiteurs pour le grand maître. J'avoue pour ma part n'avoir jamais visité sans ennui une exposition des œuvres d'un même artiste, de même que je me garderais bien d'assister à certains concerts monstres anglais où le nom d'un seul compositeur est sur le programme. Quelle que soit la valeur d'un homme génial, sa production n'est pas exempte de faiblesses ou de répétitions qui frappent davantage par les comparaisons privées de points de repère étrangers. Il se dégage de la visite de toute l'œuvre de Thorvaldsen une impression de monotonie, accrue peut-être par les souvenirs qui reportent aux antiques du Vatican et du British Museum à propos de certaines œuvres qui en sont l'émanation consciente ou non. Cela ne m'empêche pas de m'incliner devant la haute valeur de certaines pièces, parmi lesquelles les

bas-reliefs populaires du *Jour* et de la *Nuit* doivent une place à part au charme original de leur composition.





IV

L'ILE DE SEELAND — FREDERIKSBORG — RÖSKILDE
LES CHATEAUX ROYAUX — ELSENEUR



IV

Les environs de Copenhague conduisent de toutes parts dans de jolis bois où domine le hêtre et dans des prairies capitonnées par ce gazon vert et vivace qu'on ne rencontre que dans les pays du Nord. En remontant le long du Sund, on traverse d'abord une banlieue où se succèdent un nombre infini de petites guinguettes familiales chères aux citadins, puis l'on pénètre dans la grande forêt d'où j'ai visité la plus grande partie de l'île de Seeland et où sont profondément cachés plusieurs petits villages ou stations balnéaires. Immédiatement à l'ouest de la capitale, le parc de Frederiksberg conduit le touriste à travers des méandres sans nombre sur une éminence surmon-

tée d'un château affecté à une école militaire : le panorama qu'on a de ce point est des plus remarquables et s'étend au-delà de Copenhague jusque sur la côte suédoise.

Les Danois recommandent volontiers à l'étranger la visite de Röskilde, à une heure de chemin de fer de Copenhague. Ancienne capitale du royaume, n'ayant gardé de son ancienne suprématie que la continuation de l'inhumation des rois dans sa cathédrale, Röskilde est aujourd'hui une petite ville silencieuse de 5,000 habitants. Elle est située dans le fond d'une échancrure profonde en forme de fjord que la mer s'est creusée sur la côte nord-ouest de Seeland ; mais, en l'absence de port sur la baie, son caractère est resté agricole et n'a rien de maritime. Au milieu de rues tranquilles, égayées seulement par les pots de fleurs obligatoires comme garnitures des fenêtres les plus pauvres dans le Danemark comme dans la Hollande, nous arrivons sur une place en pente où se dresse la cathédrale, seul monument qui mérite une visite. C'est un édifice en briques rouges, de style roman très simple, dont la pureté des lignes justifie l'admiration des Danois : un Français, gâté par la série de nos églises moyen âge à la pierre

sombre découpée en dentelles incomparables, sera pourtant tenté de faire quelques réserves sur la valeur du monument. Là reposent, soit dans des chapelles, soit dans des caveaux, presque tous les rois qui se sont succédé sur le trône danois depuis près de neuf siècles. L'éclosion des pensées philosophiques que cette longue série doit suggérer n'est pas suffisamment favorisée par la nudité toute luthérienne de l'intérieur de la cathédrale et par le mérite artistique assez secondaire des tombeaux.

Aux portes de Röskilde du côté de la mer est installé un asile d'aliénés célèbre où sont internés tous les pensionnaires de la ville de Copenhague. J'y reçois l'hospitalité la plus cordiale de la part de son directeur, le professeur Steenberg. Nous causons longuement des modalités spéciales au milieu où nous nous trouvons que revêt le fléau social de la folie. On sait que le Danemark est de tous le pays de l'Europe celui où la proportion des suicidés par rapport à la population est la plus forte. Mon interlocuteur m'intéresse vivement par l'exposé des études qu'il a pu faire de ce douloureux phénomène sur le terrain pathologique. Il me donne sur ces graves questions des détails trop professionnels

pour être relatés ici, mais certainement inquiétants pour le présent et l'avenir mentaux du Danemark.

Toutes les causes de destruction du dedans et du dehors s'acharneraient-elles sur ce pauvre pays, aujourd'hui replié sur lui-même et naguère si puissant? Possesseur de toute la presqu'île cimbrique, de la Norvège et de l'extrémité inférieure de la Suède, assuré de ressources financières considérables par le droit de péage du Sund qu'il a conservé jusqu'au commencement de notre siècle, le Danemark était pour l'Europe septentrionale un centre de civilisation luxueuse et raffinée à l'époque où la Suède des Wasa se débattait encore dans ses limbes. Copenhague était l'Athènes du Nord. Ses rois se sont plu de tout temps à faire preuve de goûts artistiques. Christian IV, copie danoise de notre François Ier, comme lui guerroyeur malheureux et protecteur des arts, resté comme lui populaire, a donné large carrière à ses instincts fastueux en se faisant construire plusieurs résidences qu'il a commencé à meubler dans le goût de la Renaissance et à remplir d'objets de valeur. Ses successeurs ont continué ses traditions et, si je ne craignais d'énoncer une opinion peu respec-

tueuse pour la majesté royale, je dirais que la manie du bibelot a été une passion héréditaire chez les membres de la maison régnante du Danemark.

La visite de leurs châteaux libéralement ouverts à l'étranger présente un grand intérêt. Dans la capitale même, celui de Rosenborg contient les collections les plus importantes. Meubles, tapisseries, bibelots de toutes sortes, de tous pays et de tous styles y sont disposés suivant un ordre chronologique assez rigoureux pour permettre au visiteur de suivre facilement l'évolution historique du goût danois pendant les trois derniers siècles. Les salles du temps de Christian IV présentent les témoignages saisissants d'une lutte entre la rudesse native du pays et les nouvelles tendances importées du Midi : les trônes et les lions en argent massif de la galerie d'honneur éveillent l'idée d'un luxe grandiose et barbare, tandis qu'à côté, des meubles italiens, d'une sveltesse toute florentine, contrastent avec leurs copies de facture indigène, consciencieuses et encore maladroites. Puis nous voyons s'affirmer au XVIIe et surtout au XVIIIe siècle la prépondérance de l'influence française. Notre style premier Empire est assez largement

représenté. Je me demande même si l'imitation des us et coutumes de nos souverains n'a pas été scrupuleusement observée à une époque plus rapprochée de nous ; car dans une des dernières vitrines où sont alignés les costumes des rois et de leur proches, je vois fièrement dressé un superbe parapluie, probablement de la même famille que celui sur lequel s'est exercé la verve de nos caricaturistes politiques de 1840.

Au centre de l'île de Seeland, à côté de la petite ville d'Hilleröd, deux châteaux royaux s'élèvent à quelques kilomètres l'un de l'autre. L'un Fredensborg, est le lieu de villégiature préféré pour l'automne par la famille royale. On sait que celle-ci est remarquablement bien composée et quand les journaux danois annoncent au mois d'août l'arrivée de « nos gendres », il ne s'agit de rien moins que du czar de toutes les Russies et du prince de Galles. L'autre château, Frederiksborg est un quadrilatère imposant, bâti sur trois îlots au milieu d'un petit lac qu'entourent de toutes part des prairies ondulées et des hautes futaies. Son architecture, qui date de Christian IV, est inspirée des meilleurs spécimens des édifices Renaissance de la Touraine. Les salles constituent une sorte de Musée natio-

nal, surtout riche en armes. Leurs murs sont décorés dans certains couloirs de fresques, dont le dessin sobre et le coloris voilé reproduisent avec un charme original des combats et d'autres scènes typiques des anciennes mœurs cimbriques. Dans la plupart des salles sont exposés des tableaux de peintres danois modernes représentant des personnages ou des scènes historiques. Nous remarquons en particulier une toile datée de 1886 signée d'un des meilleurs artistes scandinaves, Bloch, mort il y a quelques semaines ; elle retrace dans une composition expressive la mort d'un vieux roi entouré des siens. Plus loin le cœur se serre dans un dernier cabinet consacré aux portraits et aux souvenirs des officiers héroïques morts en 1862 dans la campagne de Düppel. Pendant le cours de sa promenade dans l'enfilade de salles qui se succèdent le long des façades de cette belle résidence, l'étranger sent à chaque instant son regard attiré vers les fenêtres percées dans les murailles massives et se repose par un contraste charmant des sombres rangées de casques et de cuirasses sur les vertes perspectives du paysage environnant. La visite de Frederiksborg se termine par une chapelle surchargée d'ornements

dans laquelle se font les couronnements des rois de Danemark.

Mais encore plus au nord, au milieu des brumes marines, un autre château nous sollicite par une attraction supérieure, privilège des lieux que le génie à immortalisés en y plaçant les scènes de ses conceptions. Peut-on quitter le Danemark sans faire un pèlerinage au château d'Elseneur ?

Un temps superbe auquel je ne suis plus habitué depuis Paris favorise mon excursion. Je m'embarque à Klampenborg dans un bateau à vapeur qui fait par étapes rapprochées le service de la côte nord-est de Seeland. Pendant deux heures des petites villes de plaisance se succèdent sur la rive fleurie que nous côtoyons. Peu à peu le Sund se retrécit ; la côte suédoise dont la bande bordait vaguement l'horizon se rapproche au point de nous permettre de distinguer les détails de ses ports ; à notre gauche, la rive s'arrondit doucement en une baie où se pressent des maisons rouges. Droit au nord, une sorte de promontoire surmonté d'un édifice imposant s'avance dans la mer, comme pour en barrer le passage. Nous abordons à Helsin-

gör, l'Elseneur de Shakespeare, et le château d'Hamlet est devant nous.

En descendant de bateau, j'étais assailli par le souvenir pénible d'un article lu il y a quelques années dans un journal parisien. L'auteur, relatant ses impressions de voyage en Danemark, y déplorait la disparition de tout caractère poétique à Elseneur. Les lieux immortalisés par les scènes du drame shakespearien étaient, d'après lui, ravalés au niveau le plus banal par l'établissement d'un casino cosmopolite. Quel signe des temps! dans le cimetière où Hamlet aurait rêvé en tenant le crâne du *poor Yorick* résonnaient maintenant les refrains des danses de Gung'l ou de Fahrbach!

Que le lecteur se rassure. Le journaliste en question a été victime de singulières illusions, et je ne crois pas me tromper en supposant qu'il a dû accomplir de la façon suivante un tour de force consistant à aller à Elseneur sans rien y voir. Arrivé à Helsingör par le chemin de fer, il s'est probablement confié au sortir de la gare à quelque cicerone adroit qui. au lieu de lui faire visiter la ville, l'a dirigé sur Marielyst, petite plage insignifiante située un peu plus au nord. Là un hôtelier pratique ingénieusement l'exploi-

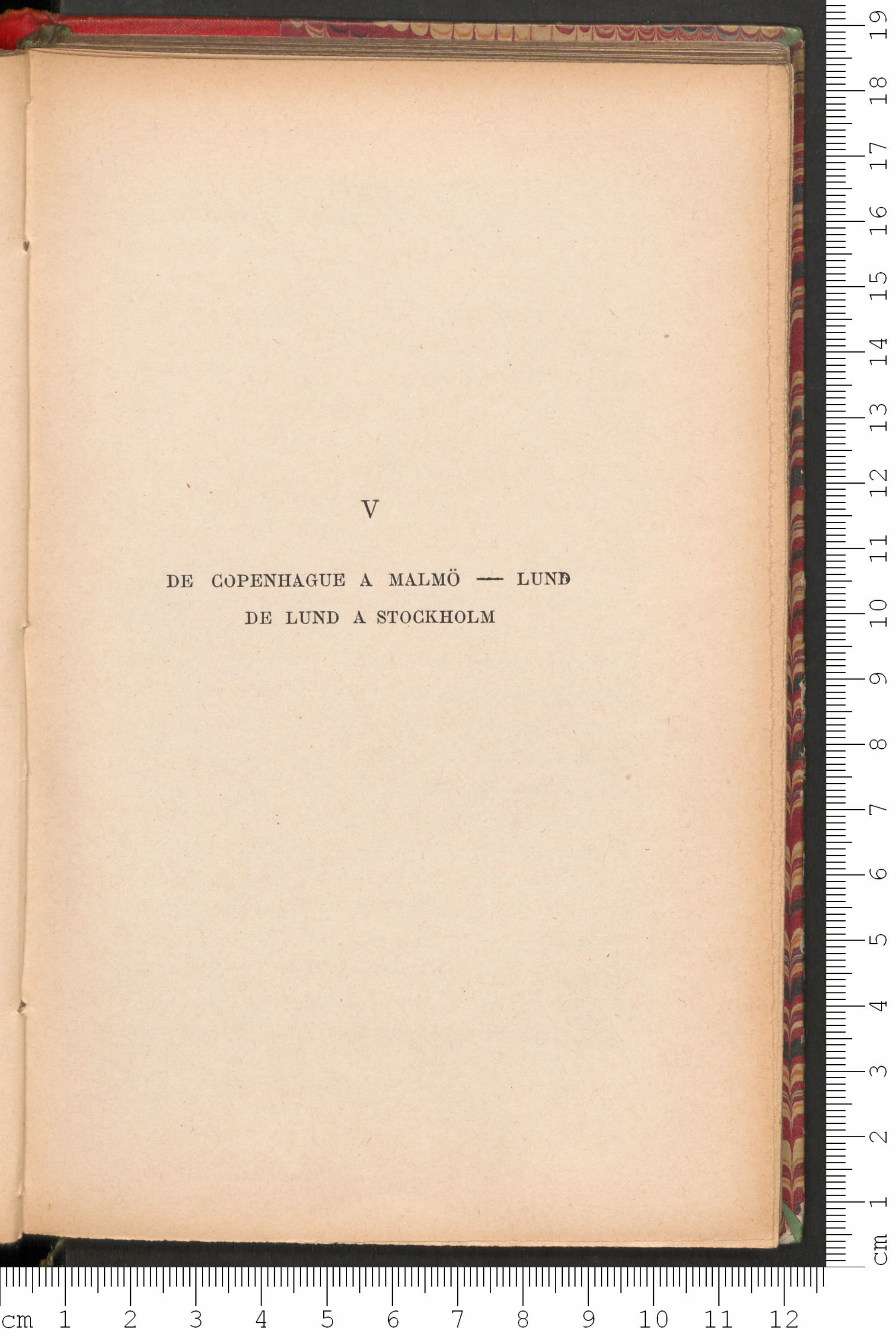
tation du drame de Shakespeare pour achalander son établissement auprès des touristes naïfs, auquel il offre la vue du tombeau d'Hamlet, du lac où Ophélie s'est noyée, etc. etc.

Mais le château tragique existe intact, authentique sous le nom officiel de Kronborg, et dans un décor qui n'a rien perdu de sa saveur pour les âmes rêveuses. A quelques minutes du port d'Helsingör, animé le jour de notre excursion par le lancement d'un petit navire, nous entrons dans une allée d'arbres presque déserte qui nous conduit à la porte du château, facilement guidé par les flèches à girouettes qui s'élèvent dans les airs de son centre et de ses angles. Le Kronborg, qu'une ceinture de fossés et de remparts isole sur son tertre, sert actuellement de caserne, et si la pensée y cherche vainement des hérauts d'armes aux costumes éclatants et des guerriers aux cuirasses massives et aux épées à deux bras, les fantassins à l'uniforme sévère qui l'habitent et y font l'exercice dans la cour centrale continuent à lui conserver un caractère martial en harmonie avec les sombres souvenirs qu'il évoque. En laissant à droite l'entrée principale, on arrive sur un rempart hérissé de canons dont la gueule s'appuie sur des tertres

gazonnés ; une sentinelle en faction à un angle surveille le Sund avec une longue vue qu'il prête de bonne grâce aux visiteurs : nous sommes sur l'esplanade où le poète fait errer l'esprit du vieux roi. La vue est merveilleuse de ce point, ainsi que du haut de la tour centrale du château. Un détroit, large de 3 kilomètres, sépare seul le Danemark de la côte suédoise où se dressent les constructions importantes de la ville d'Helsingborg. A tout instant une voile pénètre dans le Cattégat ou en sort. Au nord-ouest s'étend au loin un côte boisée entrecoupée de plages de sable fin.

Ne gâtons pas la fraîcheur de nos impressions par un examen trop prolongé de la collection de tableaux médiocres qu'un intendant explique consciencieusement le long d'une enfilade interminable de salons et de cabinets. Saluons seulement en passant la prison transitoire de la complice de Struensée, la reine Caroline-Mathilde, dont la tête fine et évaporée est représentée à Rosenborg par un charmant pastel; encore une page de l'histoire d'Elseneur dramatisée, grâce à la collaboration musicale et littéraire de Meyerbeer et de son frère. Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Klampenborg et à faire nos malles, car

il est temps de quitter le Danemark et de pénétrer dans la péninsule scandinave dont la côte riante semble m'appeler à travers le Sund. Quelque pittoresques que soient les beautés des rives du lac Mælar et des fjords norvégiens, elles n'ont pas effacé de mon esprit le charme calme et vaguement triste de l'île de Seeland, de ses châteaux et de ses côtes.



V

DE COPENHAGUE A MALMÖ — LUND
DE LUND A STOCKHOLM



V

PAR une matinée pluvieuse je me retrouve dans le port de Copenhague et prends place sur le bateau à vapeur qui doit me transporter en Suède. La mer est toujours tranquille, mais assombrie par les brumes. Notre steamer glisse sur des flots noirs au milieu desquels l'écume de son sillage mélange sa neige de teintes verdâtres étranges. Après avoir arpenté le pont dans tous les sens sans pressentir parmi mes compagnons de traversée le sujet d'une observation intéressante, je n'hésite plus à écouter la voix suppliante de mon estomac et descends dans la salle de restaurant qui fait partie de tout bateau à vapeur scandinave affecté aux transports de voyageurs, même s'il s'agit de distances in-

signifiantes. Mollement étendu sur la banquette capitonnée je fais connaissance avec un de ces buffets, sans pareils pour la quantité et la qualité des plats, que le voyageur trouve en Suède à toutes les étapes de sa route. Mais un coup de timbre suivi d'un ralentissement dans l'allure de la machine me tire de la rêverie vague qui accompagne si bien une heureuse digestion. Je me précipite sur le pont et ai peine à retenir un cri de joyeux étonnement. Depuis notre départ il s'est fait un changement complet de décor : les brumes de la rive gauche du Sund ont fait place à un soleil resplendissant qui semble nous souhaiter la bienvenue de la part de la Suède : Notre bateau côtoie la jetée du port de Malmö et s'approche rapidement des hautes maisons qui bordent le quai de cette ville maritime importante.

Six cent seize kilomètres nous séparent de Stockholm. Il y a quelques années plusieurs jours auraient été nécessaires pour franchir cette distance, et je n'aurais eu le choix qu'entre deux voies aquatiques, soit en remontant le Sund et le Cattégat pour entrer à Gothembourg dans la chaîne de lacs et de canaux qui relie cette ville à la capitale, soit en côtoyant près dela moitié de la côte

orientale de la presqu'île suédo-norvégienne pour aborder Stockholm par la Baltique. Mais à l'heure actuelle, la Suède est pourvue d'un réseau de chemins de fer, malgré les difficultés de leur construction sur un pays dont le sol est presque partout inégal et rocheux, et rien ne peut lutter contre ce mode de transport aussi prosaïque qu'expéditif. A quelques pas du port, la gare me fait un appel auquel je ne résiste pas. J'en suis immédiatement récompensé par l'accueil simple et obligeant du professeur Hildebrandt, Archiviste du royaume, qui y est installé pour recevoir les congressistes à leur premier pas sur le sol suédois et leur aplanir les difficultés du voyage.

En quelques minutes je suis, grâce à son intervention, nanti de mon billet de chemin de fer et de mon bulletin de bagages. Il est midi et je dois attendre jusqu'à la nuit le départ de l'express de Stockholm. Je sors de la gare dans la pensée de visiter Malmö, mais la physionomie de cette ville florissante et modernisée me fait pressentir une après-midi ennuyeuse, et je décide immédiatement de pousser jusqu'à la vieille cité universitaire de Lund.

Une heure après, je descends du train dans une petite ville provinciale étalée à son aise au milieu

des prairies fertiles de la Scanie : c'est l'ancienne métropole du Danemark, le *Londinum Gothorum*, peuplée par 200,000 habitants au temps où la civilisation de la Suède rayonnait autour de sa partie méridionale, et non autour de la région alors barbare de sa capitale actuelle. Aujourd'hui la population de Lund est réduite des neuf dixièmes et se compose presque entièrement d'étudiants, de leurs fournisseurs et d'une petite bourgeoisie agricole. Les vacances universitaires lui enlèvent encore le jour de ma visite une partie de son animation normale et je croise bien peu de passants en allant de la gare à la grande place, qui est le centre de la ville. De superbes allées de tilleuls y entourent des bâtiments consacrés aux collections scientifiques et aux autres services de l'Université : un rideau d'arbres en sépare une cathédrale romane célèbre. J'aperçois quelques étudiants reconnaissables à leur casquettes blanches et cherche à lier conversation avec eux, en vertu de la prétention tenace chez tout Français qui veut que l'étranger soit infailliblement préparé à nous servir d'interlocuteur dans notre langue ; mais j'ai le regret de constater que les étudiants de Lund sont presque aussi peu familiarisés avec le français que je le suis

avec le suédois, ce qui n'est pas peu dire.

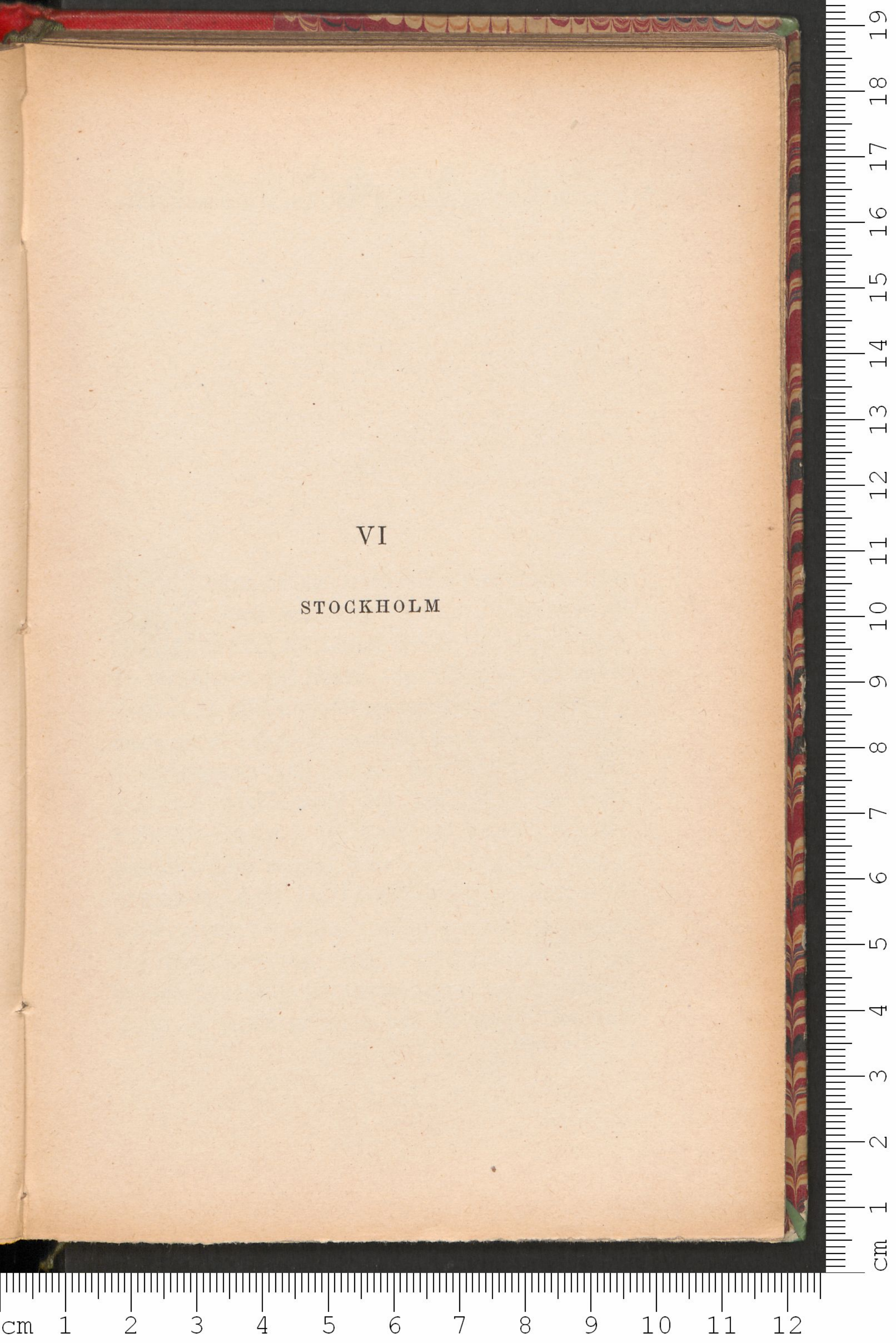
J'en suis réduit à me réfugier dans la cathédrale. L'extérieur de ce noble édifice, le plus remarquable peut-être de la Scandinavie, impressionne déjà par la pureté de son style du XIIe siècle, et surtout par l'ornementation à la fois sobre et élégante de son chœur. L'intérieur est encore plus intéressant. Les transepts, le maître-autel et le chœur sont élevés au-dessus de la grande nef par deux rangées latérales d'escaliers, disposition éminemment propre à inculquer aux fidèles l'idée de la majesté dominatrice des officiants. Au dessous, on s'enfonce dans une crypte d'un caractère barbare éclairée d'ouvertures linéaires et coupée par des piliers trapus. J'y entrevois dans l'ombre de vieux tombeaux d'évêques; deux colonnes portent en saillie des sculptures frustes représentant un géant païen et sa femme que saint Laurent aurait changés en statues après s'en être servi pour la construction de l'église, variante scandinave des légendes du moyen âge communes à tant de pays où sont racontées les luttes, aussi peu loyales d'une part que de l'autre, entre les bons et les mauvais esprits.

Je passe le reste de l'après-midi à me pro-

mener dans les environs verdoyants de la ville et à visiter ses musées. Une petite collection de costumes et de meubles anciens de la Scanie, bien qu'exposée dans un local trop exigu, offre à l'étranger des points de repère suffisants pour l'étude de la marche de la civilisation dans cette province riche et fertile qui s'est toujours distinguée du reste de la Suède par une culture artistique originale. Ses broderies et ses tapis sont remarquables par le charme de leurs dessins et l'harmonie de leurs vives couleurs. Pendant notre visite à ce musée, deux jeunes filles sont installées devant des métiers à tapisserie séculaires et les utilisent pour des ouvrages qui prouvent la conservation des meilleures traditions de cette industrie nationale.

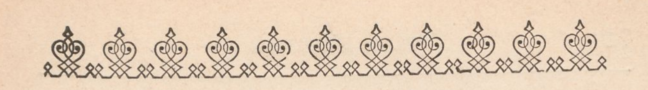
La nuit tombée, je monte dans l'express de Malmö à Stockholm et me réveille le lendemain matin près de la ville de Katrineholm. Après une halte occupée par une station sérieuse au buffet, la vapeur nous emporte à travers des paysages typiques, sur les bords d'une série innombrable de lacs, grands ou petits, que séparent des prairies et des forêts : la vie humaine ne s'y révèle que par de rares maisons en bois, recouvertes de gazon, et peintes en un rouge

vif qui tranche fortement sur les tons verts environnants. Nous sommes dans la Sudermanie, cette province qu'un dicton suédois prétend avoir été oubliée par le bon Dieu quand il a séparé les eaux des terres. Peu à peu le pays prend un caractère moins exclusivement agreste; des châteaux aristocratiques supplantent les cottages rouges dans les plus jolis sites, la voie ferrée s'entrecroise avec les routes lacustres qui se rendent comme elle à la capitale. Nous circulons par une série de travaux d'art entre la Baltique et le lac Mælar; enfin au sortir d'un tunnel nous pénétrons dans le faubourg sud de Stockholm, et, après avoir laissé entrevoir un admirable panorama d'un pont jeté sur une large nappe d'eau coupée par un groupe d'îles, le train s'arrête à la gare centrale. Une foule compacte se presse sur le passage des congressistes, de grands carrosses de gala aux laquais galonnés d'argent attendent les personnages officiels que le Congrès va réunir à Stockholm. Je m'empresse avec le menu fretin des arrivants de sortir de la cohue et de m'octroyer, dans la chambre qui m'a été retenue, un repos bien gagné par quatorze heures de chemin de fer.



VI

STOCKHOLM



VI

STOCKHOLM est regardée comme une des villes les plus belles de l'Europe et même du monde entier. Je m'empresse de proclamer que jamais réputation ne fut mieux méritée et puis assurer au touriste que quelques jours passés dans la capitale de la Suède le dédommageront amplement des fatigues et des quelques désillusions qui l'attendent dans les pays scandinaves. Je conviens, il est vrai, que pendant mon séjour d'une semaine dans cette charmante ville j'ai bénéficié d'un ensemble de circonstances exceptionnelles que tout voyageur n'y retrouvera pas. Notons en première ligne la beauté constante du temps : pas une goutte de pluie, je dirais presque pas un nuage, ne sont

venus troubler la pureté d'un ciel éclairé par un soleil radieux pendant des journées notablement plus longues que chez nous dans cette saison ; la température se maintenait à des chiffres dont nous nous contenterions souvent pendant les printemps de nos climats dits tempérés. L'atmosphère de Stockholm est en général limpide et animée par les brises marines ; plusieurs Russes de mes compagnons m'exprimaient leur étonnement de son contraste avec les brumes humides qui règnent de l'autre côté de la Baltique à Saint-Pétersbourg.

En outre, quelle que soit l'animation de la ville en temps ordinaire, il est certain que la réception du Congrès orientaliste l'avait augmentée dans une notable mesure. De nombreux représentants de l'aristocratie, des grandes administrations et de la bourgeoisie, souvent dispersés pendant cette époque de vacances dans leurs lieux de villégiature indigènes ou exotiques, étaient revenus dans la capitale pour en faire les honneurs aux savants étrangers et se grouper autour de leur souverain. Sa Majesté Oscar II n'a pas seulement accordé au Congrès une coopération banalement officielle, il en a été le protecteur dans le sens le plus complet du mot, en

a suivi les travaux avec un intérêt éclairé et a directement inspiré les manifestations de l'hospitalité hors ligne dont nous avons été l'objet. En se guidant sur cet exemple, tous les habitants de Stockholm, manifestement enclins aux divertissements et aux fêtes, ont contribué à présenter leur ville aux voyageurs sous un jour attractif. Dans le monde universitaire et savant, ces dispositions ont revêtu la forme d'une série de services et de complaisances à l'égard des congressistes étrangers. Pour ma part, je ne puis résister ici au désir d'exprimer mes remercîments à mes deux cicerones d'un dévouement inépuisable, mon ami le professeur Algot Key-Aberg et sa charmante femme.

Mais tout voyageur qui visitera Stockholm dans les quatre ou cinq mois de la belle saison conviendra, j'espère, que dans mon appréciation sur cette ville, je n'ai pas été guidé seulement par des considérations personnelles et occasionnelles. Il sera au moins forcé de reconnaître que la capitale de la Suède possède une situation origiginale entre toutes, aux détails topographiques pittoresques dont les comparaisons qu'on en a fait avec plusieurs villes, entre autres avec Venise et Amsterdam, ne donnent qu'une idée bien

lointaine. Stockholm a une saveur *sui generis* qu'elle conservera toujours, car elle est liée à des conditions physiques dont les révolutions économiques et industrielles pourront diminuer l'importance, mais non altérer les lignes essentielles. Nous croyons rendre plus compréhensible la description de cette ville en la faisant précéder de quelques explications géographiques et historiques.

Si nous jetons un coup d'œil sur une carte physique de la péninsule suédo-norvégienne, nous serons frappés avant tout par les innombrables sinuosités qui bordent les côtes de toutes parts. A l'Ouest, les fjords norvégiens découpent des dentelles qui affectent surtout la forme de bandes capricieuses et profondes. A l'Est, la rive semble plutôt hérissée de milliers de filaments ténus, sauf en un seul point situé vis-à-vis de l'intersection des golfes de Finlande et de Bothnie où reparaît une forme toute norvégienne. Là en effet, un large estuaire prend naissance au milieu d'un archipel qui lui forme un rempart contre la haute mer ; il s'enfonce en serpentant dans l'intérieur des terres et vient sous le nom de lac Salé (Saltsjön) à la rencontre de la plus orientale des trois grandes nappes d'eau de la Suède,

le lac Mælar. Ce dernier diffère par une configuration singulièrement accidentée de ses congénères, les lacs Wener et Weter, dont l'aspect est celui de mers ovalaires et monotones. Allongée transversalement, sa longue bande aux bords déchiquetés en festons inégaux est fragmentée par des îles dont on a compté environ 1,300, depuis l'îlot rocheux et inhabitable jusqu'aux larges territoires isolés de toutes parts entre le lac et les nombreuses rivières qui s'y jettent. Le point précis où la Baltique mélange après un dernier coude ses eaux à celles du Mælar est barré par une chaîne d'îles plus considérables dans leur ensemble et plus rapprochées entre elles que celles du reste de l'archipel : c'est là qu'est située Stockholm.

Pendant les époques barbares qui dans la Scandinavie ont prolongé presque jusqu'à la fin de notre moyen âge les temps préhistoriques et protohistoriques, les centres où s'essayait le fonctionnement d'un État social assez rudimentaire étaient exposés à des chances continuelles de ruine par la rudesse des mœurs des peuplades guerrières autochtones ou étrangères. Avant Stockholm plusieurs cités, actuellement disparues sans retour ou réduites à l'ombre de leur ancienne

importance, ont joué le rôle de capitale de la Suède. Isolée dans la partie occidentale du lac Mælar, mais sur une île trop petite pour centraliser le gouvernement d'une nation, la légendaire Björkö fut détruite de fond en comble après avoir brillé d'un vif éclat dont témoigne le résultat des fouilles archéologiques qui s'y poursuivent depuis quelques années. Plus au nord, les deux Sigtuna et les deux Upsal où nous conduira une de nos excursions n'ont occupé que temporairement le premier rang dans les agglomérations urbaines de la Suède. Enfin au milieu du XIIIe siècle, un homme politique avisé, le duc Birger de Bjelbo, comprit la valeur topographique exceptionnelle du groupe oriental des îles du lac Mælar, entoura de fortifications le village de pêcheurs qui s'y était fondé depuis plusieurs siècles et y transporta le siège du gouvernement de l'État suédois. Centre d'une contrée fertile aux communications fluviales faciles, port remarquablement abrité de cette mer Baltique dont la Suède se servait au moyen âge comme voie prépondérante de communications avec l'étranger et dont elle s'annexa presque toutes les rives à l'époque héroïque de Gustave-Adolphe et d'Oxenstiern, ville au passé religieux assez neuf pour se laisser facilement im-

prégner par les idées chrétiennes de plus en plus prédominantes, contrairement à sa rivale, Upsal, qui restait le foyer tenace du paganisme, la nouvelle capitale prit vite une situation prépondérante qui n'a fait que grandir d'une façon continue jusqu'à nos jours. Il n'est pas jusqu'aux attaques et aux incendies répétés dont elle a été l'objet qui ne lui aient été profitables, car ils ont eu pour conséquence de faire reconstruire en pierre ses édifices détruits, primitivement tous en bois, comme dans le reste de la Scandinavie. Pourtant la sécurité de la ville était restée trop précaire jusqu'à la période de guerre offensive des Vasa pour ne pas ralentir son agrandissement en dehors des îles de Birger de Bjelbo, et il n'y a pas cent ans que des ponts fixes relient ce noyau primitif aux faubourgs de terre ferme. Depuis le commencement du siècle, Stockholm s'étend au loin dans toutes les directions, pour remplir dignement le rôle centralisateur dévolu de nos jours à toute capitale d'un grand État et s'annexe peu à peu les rives montueuses qui circonscrivent ses deux lacs de toutes parts.

Le point de repère central de l'étranger est représenté à Stockholm par le quai entre-

coupé de places qui borde l'extrémité méridionale du quartier nord. Ma chambre est située sur une de ces places, et m'étant mis à mon arrivée instinctivement à la fenêtre, je me trouve devant un tableau tellement attachant que j'oublie la fatigue de mon étape et retarde pendant des heures l'achèvement de ma toilette et de mon installation. Au premier plan, une large place carrée, bordée d'un côté par le théâtre royal de l'Opéra et de l'autre par le palais sévère du Prince héritier, portant à son centre la statue équestre de Gustave-Adolphe, sert de port au chenal étroit qui marie les eaux de la Baltique avec celles du Mælar. Droit devant le héros de Lützen commence le Norrbro (Pont du Nord) : cette belle avenue construite en granit foncé conduit d'abord sur une petite île dont la moitié n'est qu'un jardin verdoyant, puis à Staden, la plus grande des îles du Mælar et l'analogue de la Cité de Paris, comme son nom l'indique. Le Norrbro se termine majestueusement à la base d'un rocher surmonté par un monument rectangulaire dont la longue façade s'étend comme une toile de fond au dernier plan du décor que nons avons sous les yeux ; c'est le Palais du Roi, construit comme la plupart des monuments de

Stockholm dans un style peu original mais sévère quine laisse pas d'impressionner. Sur sa gauche, le lac Salé dessine jusqu'à nous une baie sillonnée d'embarcations et bordée sur notre rive par des édifices luxueux pavoisés en l'honneur du Congrès.

Le paysage pittoresque que je cherche à décrire est animé par les allées et venues du dimanche. Inutile de dire que l'immense majorité de la population est tributaire de nos modes cosmopolites et de nos grands magasins de confections ; quelques vieux costumes nationaux de femmes égayent pourtant la longue file des complets de la Belle-Jardinière surmontés de nos chapeaux disgracieux. Nous remarquons en particulier un assez grand nombre de filles robustes, coiffées d'une sorte de casque pointu en drap noir, aux corsages de toile blanche soutenus par des bretelles rouges, et aux devants de jupes rayés de toutes les couleurs disposées en bandes transversales. Ce sont des femmes originaires de la Dalècarlie, que leur vigueur physique et leur probité proverbiale rendent également précieuses comme domestiques. De temps en temps, un officier jette dans le tableau la note martiale de son uniforme aux deux couleurs nationales, jaune

et bleu. A un moment même, un peloton d'infanterie précédé de la musique de son régiment fait luire ses casques au soleil tout le long du Norrbro qu'il traverse pour aller prendre la garde au Palais du Roi. Les flots ridés par la brise en facettes scintillantes sont sillonnées à chaque instant par des chaloupes à vapeur recouvertes d'une tente : ce sont les omnibus pittoresques de Stockholm, d'une commodité sans pareille pour la mise en communication rapide de ses divers quartiers. Plus loin des mâts serrés émergent des quais de Staden, et font pressentir l'importance de la flotte commerciale de la capitale suédoise.

Au nord de la place Gustave-Adolphe s'étendent au loin les cases d'un large damier de rues en pentes douces; c'est le quartier de la riche bourgeoisie, aux maisons confortables et aux magasins modernisés. Par un sentiment d'orgueil bien naturel, les habitants de Stockholm aiment à vous promener dans cette partie neuve de leur ville et à entraîner l'étranger jusqu'à son extrémité la plus septentrionale. Là, après avoir traversé un très beau jardin public orné à son centre par la statue du grand botaniste national Linné, nous nous trouvons

dans un quartier aristocratique, éclairé à la lumière électrique, où s'alignent le long d'avenues tranquilles des hôtels aussi somptueux que ceux des Champs-Élysées ou du parc Monceaux. Mais l'intérêt de cette promenade est tout relatif, ainsi que la visite du quartier ouest de Kungsholmen, occupé surtout par des hôpitaux et des établissements industriels. Je serais pourtant injuste si je n'y signalais les installations scientifiques d'une École de médecine des plus prospères, quoique de date assez récente, et surtout le musée anatomique qui a été créé par le père de son directeur actuel, Retzius, et qui a joué un rôle capital dans l'histoire de l'anthropologie.

Pour chercher des impressions neuves et typiques sur la capitale suédoise, il faut revenir sur notre quai et nous engager dans sa partie insulaire. Traversons le Norrbro et faisons une halte, à sa gauche, sous les ombrages du Strömparterren, ce jardin souvent comparé à l'île génevoise de Jean-Jacques Rousseau qui égaye le premier plan du paysage décrit plus haut. C'est là que nous pourrons le mieux nous mêler aux habitants des classes moyennes, surtout le soir où une foule compacte vient s'y reposer et souper

en écoutant la musique d'un petit orchestre au milieu de lampions multicolores disposés en arcades sur toute la rive de cette partie de l'île. Puis entrons dans l'île de Staden ; nous pouvons franchir une des deux montées en pente douce gardées par des lions de bronze qui conduisent de ce côté au Palais du Roi, et en visiter les salles de réception, les collections de costumes et d'armes et la chapelle aux riches sculptures. Mais un tableau plus vivant nous attend si nous contournons l'île par la gauche en nous guidant sur une statue du roi populaire Gustave III, due à un artiste génial sur lequel nous aurons à revenir. Nous nous trouvons sur un quai où les bateaux de la flotte marchande qui pénètre à Stockholm par la Baltique et des débarcadères de steamers grands et petits pour voyageurs se disputent la place. De ce point partent dans toutes les directions de l'île des rues étroites, enchevêtrées, dont un grand nombre, auxquelles s'applique le nom spécial de *brinken*, affectent des pentes aussi raides que les *salite* de Naples.

Ce quartier a conservé une physionomie pittoresque et d'assez nombreux souvenirs témoignent de sa suprématie pendant les premiers temps de Stockholm. Ici, je m'arrête devant une

demeure silencieuse, dont le portail est encadré de cariatides qui ne sont pas sans analogie avec certaines entrées des hôtels parlementaires XVIIe siècle d'Aix-en-Provence : mais le caractère rude et le granit sombre des figures, joints à deux couleuvrines plantées en terre, en guise de bornes, s'harmonisent mieux avec l'idée de la demeure d'un de ces terribles guerroyeurs formés à l'école de Gustave-Adolphe que notre Richelieu lançait contre la maison d'Autriche. Plus loin, nous arrivons sur une place qui a été le théâtre des pages les plus sanglantes de l'histoire de Stockholm ; sur ses côtés s'élèvent quelques maisons à façades flamandes, rappelant, sauf la modestie des ornements, les chefs-d'œuvres architecturaux des corporations de Bruxelles ou de Malines. Tout autour, encore des petites rues en montée ou en descente, bordées de boutiques qui s'adressent surtout aux bourses modiques des matelots et des paysans ; à la montre de l'une d'elles nous voyons pourtant accouplées sans intention malicieuse la ferblanterie des batteries de cuisine avec celle de quelques croix de décorations suédoises et étrangères. Tout près de là, je suis attiré par un étalage de foulards à couleurs éclatantes mais assez har-

monieuses ; je m'approche, espérant mettre la main sur un article original, et je m'aperçois de plus près que le tissu est parsemé de tours Eiffel !

Après une désillusion aussi forte, je me sens incapable de continuer ma chasse à la couleur locale, et me précipite dans une rue qui me conduit dans la partie ouest de Staden, en passant devant une ravissante maison hollandaise du XVIIe siècle. Je me trouve à côté de la statue de Gustave Vasa sur une place irrégulière et encombrée d'une foule curieuse. Un édifice pavoisé des drapeaux de toutes les nations attire les regards. C'est le Riddarhuset, palais de la noblesse, où siège le Congrès orientaliste, et qui par conséquent est animé pendant tout le temps de notre séjour par les allées et les venues des savants et des personnages officiels. Le premier étage contient une salle d'honneur aux murs garnis de plaques métalliques sur lesquelles sont inscrits les noms et les armoiries de toute la noblesse suédoise : c'est là que le Roi a présidé les séances d'inauguration et de clôture du Congrès. Tous ceux qui y ont assisté garderont le souvenir de l'aspect curieux de l'estrade où les hauts fonctionnaires du royaume et les délégués officiels,

des gouvernements se pressaient autour du souverain, mariant leurs habits noirs ou chamarrés de broderies aux costumes africains ou asiatiques, et à une gracieuse bordure de toilettes féminines.

A quelques pas du Riddarhuset, nous arrivons sur le bord du lac Mælar, au principal port occidental de Stockholm. Une vie maritime encore plus intense que celle du quai de Gustave III se manifeste dans cette partie de Staden; elle s'étend à l'îlot de Riddarholmen, attaché à son flanc, mais une note plus solennelle lui est imprimée par les palais de la Diète et des Archives du royaume et surtout par une église surmontée d'une flèche métallique ajourée remplie de tombeaux et de trophées, sorte de Saint-Denis ou plutôt de Panthéon suédois.

Allons encore plus au sud, et traversons le Mælar dans une chaloupe à vapeur ou par un de ses deux ponts en fer à écluses tournantes. Nous sommes transportés dans le quartier le plus méridional et le plus populeux de Stockholm; il ne mériterait pas notre visite si on n'avait utilisé sa pente escarpée pour la construction de deux ascenseurs du haut desquels Stockholm présente le plus admirable de ses panoramas.

Nous y retrouvons, vus en sens inverse, les divers plans aperçus de notre chambre, mais avec un horizon singulièrement agrandi par l'altitude : Toute la ville est à nos pieds, et de la terrasse de Mosebacke nous dominons ses méandres lacustres, ses îles aux découpures capricieuses et les collines de la campagne environnante.

La partie orientale de la capitale suédoise ne le cède pas en pittoresque à celles que nous venons de parcourir. Traversons le jardin royal, vaste quadrilatère planté d'arbres, bordé d'un côté par la mer, et des autres par des théâtres, des cafés à musique orchestrale et des magasins de luxe. Passons devant la statue de Charles XII, le roi dont Voltaire a immortalisé les aventures par un de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits et tournons au Sud. Nous nous engageons dans une succession d'îles appendues les unes aux autres comme les pièces d'une gigantesque parure. D'abord Blasieholmen, que des travaux de dessèchement ont soudé depuis longtemps à la terre ferme. Sur sa rive occidentale nous parcourons un large quai constamment animé par les allées et les venues du Grand-Hôtel, établissement monumental et célèbre. Sur la même voie se dresse à quelques pas plus loin un édifice dans

le style de la Renaissance, précédé d'un portique de marbre vert : c'est le Musée National, où des collections artistiques et scientifiques de la plus haute valeur sont aménagées luxueusement, mais insuffisamment éclairées dans les étages inférieurs. L'étranger, qui est tenu d'y faire plusieurs visites, pourra avant d'y pénétrer prendre un avant-goût de la sculpture suédoise en jetant les yeux sur un square adjacent. Un groupe de bronze y représente deux hommes nus, enlacés à la manière des lutteurs dans une attitude singulièrement mouvementée; en s'approchant, on reconnaît qu'ils sont attachés poitrine contre poitrine par une courroie et cherchent à se frapper à coups de couteaux. Cette belle œuvre, la plus remarquable de Molin, sculpteur suédois de notre siècle, représente sous une forme aussi exacte que saisissante les duels qui ont été en usage chez les peuples scandinaves pendant le moyen âge et qui se terminaient constamment par la mort d'un des combattants ou des deux. Et dire que les fils actuels de ces champions féroces en sont arrivés à une douceur de mœurs telle que le duel sous toutes ses formes y est inconnu, même dans l'armée!

Le Musée National ne centralise pas toutes

les collections publiques de Stockholm. Les bâtiments de l'Académie des sciences et de l'École de médecine contiennent des galeries dont le naturaliste retirera le plus grand profit. En outre, l'ardeur avec laquelle les Suédois ont recueilli depuis le commencement du siècle tous les objets de nature à éclairer l'histoire archéologique et anthropologique de leur pays a nécessité la création d'un musée ethnographique distinct dont le logement a été rendu vite difficile par le nombre des matériaux. Plusieurs locaux du quartier nord sont affectés provisoirement à l'exposition d'objets d'ameublements et d'habillements de toute sorte, de toute époque, mais se rapportant sans exception aux pays Scandinaves, y compris l'Islande et le Groenland. Chaque province est représentée par un ensemble de pièces où l'on a cherché à faire revivre les mœurs populaires, suivant le dispositif imité chez nous dans les galeries du Trocadéro ; à remarquer en particulier la variété presque infinie des objets en bois dus à l'industrie norvégienne. Les vœux du Docteur Hazelius, fondateur de cette collection, sont sur le point d'être couronnés par l'édification d'un bâtiment qui logera et mettra en lumière, d'une façon plus

complète qu'à l'heure actuelle, ces richesses ethnographiques accumulées sans relâche depuis un bon nombre d'années.

Le somptueux monument de Blasieholmen est réservé pour les collections archéologiques et artistiques de premier ordre. Le musée des antiquités du Nord de Copenhague pâlit devant les trésors des galeries où le professeur Hildebrandt règne en maître en vertu d'une science et d'une complaisance également à toute épreuve. Il est impossible, dans ces notes rapides, de donner même une idée des armes, des parures, des bijoux, qui y déroulent devant nos yeux depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge les étapes successives de la civilisation suédoise. L'île de Gothland et l'îlot de Björkö, d'exploration plus récente dans le lac Mælar, paraissent être les lieux de provenance les plus fertiles en pièces caractéristiques.

Nous parcourons ensuite une série de galeries où sont exposés des meubles de choix, des armes moyen âge, des faïences et des porcelaines des meilleures fabriques indigènes et étrangères, quelques bronzes de la Renaissance, des antiquités grecques et romaines. Signalons en passant la grande richesse des cartons de dessins,

parmi lesquels un bon nombre sont signés des plus grands noms, à commencer par Raphaël et Rembrandt : mais les collections de sculptures et de tableaux méritent une mention moins sommaire.

Les premières comprennent d'abord quelques antiques romains, parmi lesquels un *Endymion endormi*, trouvé à Tivoli dans la villa d'Adrien, semble animé d'une vie réelle sous les reflets de son marbre de Paros. Dans les salles suivantes l'amateur étudiera avec un intérêt plus local une série d'œuvres suédoises modernes, achevées ou à l'état d'ébauches, et pourra se convaincre que la sculpture scandinave ne gravite pas entièrement autour de Thorvaldsen. Le grand danois a même été précédé par Sergel, artiste suédois, véritable chef d'école, mort au commencement de notre siècle. Le musée de Stockholm peut seul permettre de juger à sa véritable valeur ce sculpteur dont la vie a été traversée par des vicissitudes auxquelles est due l'obscurité relative dans laquelle son nom est resté hors de son pays d'origine. Son *Faune ivre* est une œuvre charmante découlant un peu trop servilement de l'art antique. Mais le maître s'est révélé dans toute la plénitude de son talent par la statue de

son protecteur Gustave III, érigée en bronze sur un quai de Staden où nous l'avons déjà signalée, et surtout par un marbre du Musée, *Psyché retenant l'Amour :* ce dernier groupe est réellement admirable par la noble simplicité de la composition et l'expression des personnages. La sculpture suédoise n'a pas périclité depuis Sergel et ses traditions ont été continuées par ses élèves et ses successeurs, entre autres par Fogelberg, Byström et Molin.

La galerie de tableaux de Stockholm, bien qu'inférieure aux collections similaires des principales capitales européennes, est d'une valeur sérieuse par la variété des écoles qui y sont représentées et par quelques toiles de premier ordre. Autour d'un noyau primitif, formé par le butin de la guerre de Trente ans, sont venus peu à peu se grouper des acquisitions ou des dons provenant surtout, au XVIIIe siècle du roi Gustave III et du comte de Tessin, ambassadeur de Suède en France, puis de nos jours des meilleurs artistes scandinaves. La disposition des tableaux est heureuse dans son ensemble, mais non dans tous les détails : les œuvres d'un mérite réel gagneraient à une épuration encore plus rigoureuse que celle qu'on a fait subir, il y a

quelques années, aux toiles trop nombreuses qui appartenaient à l'État lors de l'ouverture du musée actuel.

Parmi les tableaux anciens, l'Italie et l'Espagne sont les moins bien représentées. Les vieilles écoles allemandes comptent un bon nombre de numéros plutôt curieux, dont aucun n'est hors pair. Mais la Flandre et la Hollande triomphent par un ensemble de toiles qui donnent assez complètement une idée des qualités multiples de ces écoles et dont quelques-unes sont signées de leurs génies culminants. Rubens y fait étinceler les fusées de sa palette et la richesse décorative de son imagination. Les amateurs étudieront avec un intérêt tout spécial deux copies dont il a honoré des chefs-d'œuvre du Titien, actuellement au musée de Madrid.

Au centre du salon d'honneur, une grande toile impressionne profondément en provoquant un mélange de sensations attractives et répulsives assez particulier pour imposer la signature de l'œuvre : nous sommes en présence du *serment de Jean Ziska* de Rembrandt. Onze personnages de grandeur naturelle sont assis sur les quatre côtés d'une table et vus à mi-corps. L'un d'eux, coiffé d'une couronne analogue à une

tiare papale, préside la scène et tient en main un glaive qu'il croise avec trois armes semblables de ses voisins; deux prêtres sont à sa droite et à sa gauche et ont l'air de consacrer le serment. A l'autre bout de la table un calice accentue le caractère religieux de l'épisode, contre lequel proteste une coupe levée avec entrain par un assistant situé au centre sur le premier plan. Quels sont ces personnages? Appartiennent-ils à un lieu, à un temps définis? Quel lien mystérieux a pu rattacher leur conception dans l'imagination de l'artiste à l'évocation de l'incident historique qui leur sert d'étiquette? Énigme qu'on peut se poser devant tant d'œuvres du maître, mais jamais d'une manière plus anxieuse que devant la toile de Stockholm. Les figures ont des expressions graves, sinistres, mais singulièrement variées. L'éclairage réalise un de ces tours de force pour lesquels Rembrandt n'a pas de rival. Une lumière est sur la table, mais complètement cachée par un groupe de trois personnages vus de dos au premier plan; elle envoie ses reflets sur Jean Ziska et sur ses voisins et accentue les contours prodigieusement expressifs de ceux qui forment paravent. L'exécution indique une sûreté de main absolue et a fait

placer chronologiquement cette œuvre à côté des *Syndics des drapiers* du musée d'Amsterdam. Malheureusement le travail a été arrêté en plein ébauche et l'artiste n'a pas eu le temps de noyer les crudités de son pinceau dans l'atmosphère lumineuse qui caractérise ses œuvres parfaites. On ignore comment ce tableau, inconnu de plusieurs historiographes de Rembrandt, a traversé les mers pour venir à Stockholm ; il est probable que le maître a dû s'en dessaisir avant son achèvement dans une des nombreuses péripéties de sa vie qui l'ont plusieurs fois acculé à des ventes forcées, même judiciaires. L'art regrettera éternellement qu'une conception aussi originale et aussi puissante n'ait pas été complètement terminée, car la *Ronde de nuit* aurait eu son pendant dans le *Serment de Jean Ziska*.

Cette réflexion emprunte une démonstration éclatante à la comparaison du tableau que nous venons de décrire avec les cinq autres œuvres de Rembrandt que possède le musée de Stockholm. Son *Saint Anastase méditant les Écritures* est, en particulier, merveilleux de facture et de lumière. Dans une haute salle, unc sorte de docteur Faust est assis au coin d'une fenêtre, vêtu d'un costume aussi bien hollandais

qu'oriental, et lit un livre. Jamais Rembrandt n'a poussé plus loin que dans l'éclairage de ce chef-d'œuvre la gradation géniale de sa gamme lumineuse.

Il nous faut passer sans transition des grands Hollandais du XVIIe siècle à l'École française du XVIIIe, car c'est peut-être cette dernière qui est représentée à Stockholm de la manière la plus importante. Le contraste est complet, mais que d'œuvres charmantes et d'un mérite aujourd'hui hors de conteste! C'est ici qu'il faut chercher bien des originaux des gravures de la belle époque de Louis XV. Le comte de Tessin, très lancé dans le mouvement artistique parisien, était particulièrement lié avec Oudry et avait acquis de cet animalier hors ligne une série d'œuvres, entre autres une belle *Chasse au cerf*. Chardin, Lancret, Natoire, Pater sont aussi bien représentés; dans une note plus sévère il en est de même de Rigaud et de Largilière. Mais la palme de l'École appartient au Raphaël du joli, à Boucher, pour lequel Stockholm peut lutter avec le Louvre. Elle possède même son tableau le plus important, le *Triomphe de Galathée*, vaste amoncellement de nymphes, de tritons et d'amours nageant sur les flots ou

volant dans l'air pêle-mêle avec des dauphins, des colombes et des banderolles. Impossible de ne pas passer condamnation sur la fadeur du coloris devant le charme de la composition et la grâce des personnages.

Depuis plusieurs siècles, les Suédois ont appris à manier le pinceau avec habileté, mais il ne paraît pas qu'ils aient constitué une école autonome, jusqu'à nos jours où ce résultat semble se préparer par une observation consciencieuse des hommes et des choses de leur pays. Au XVIIe siècle, Klokker d'Ehrenstrahl, natif d'Hambourg, a adopté la Suède pour patrie, et y a tenu le sceptre de la peinture. En réalité, c'était un éclectique, formé aux écoles et de la Hollande et de l'Italie, surtout élève de Pierre de Cortone. Le Musée national, les monuments et les galeries privés de la Suède sont riches en productions de cet artiste, auquel on pourrait donner le surnom de *Tintoret Suédois*. Comme le grand vénitien de l'École Saint-Roch, il a brossé parfois d'immenses compositions religieuses, jugement dernier, crucifiement, etc., qui ne manquent pas de fougue; comme lui, il a excellé dans le portrait; comme lui, il a employé avec prédilection des tons sombres et tristes.

Au XVIIIe siècle, la Suède picturale gravite autour de la France ; Roslin et Westmuller, dont le musée de Stockholm contient des tableaux d'une valeur surtout historique, exposent régulièrement à nos Salons, et font partie de l'Académie de peinture de Paris. Dans notre siècle, après une certaine attraction vers les Écoles de Dusseldorf et de Munich, c'est encore chez nous que la généralité des peintres suédois vient profiter des leçons des maîtres. La galerie de Stockholm a fait une place honorable aux meilleures productions des artistes nationaux contemporains. Parmi les genres favoris, notons le paysage et le tableau historique. Dans une même salle, deux toiles qui se font pendant éveillent par leur rapprochement une idée philosophique élevée : d'une part, Charles XII au dernier acte de son épopée, rapporté mort en Suède sur les épaules de ses trabans ; de l'autre, Nordenskiold, le grand conquérant scientifique, campé fièrement sur la neige.

Toute visite un peu plus que sommaire faite à un musée éveille la fatigue cérébrale : à Stockholm, le remède est au moins placé à côté du mal. Il nous suffira de faire quelques pas au midi du monument dont nous venons d'analyser

les collections et de traverser un petit pont pour nous trouver transportés bien loin des chefs-d'œuvre artistiques et de leurs visiteurs. Une île de forme ovalaire, Skeppsholmen, nous ouvre dans tous les sens des allées ombragées d'arbres séculaires, asiles propices à la solitude et au repos. Elle constitue dans la capitale une ville à part où la marine militaire règne en maîtresse : elle y a installé des arsenaux et son École navale supérieure; elle en a hérissé les côtes de batteries à l'abri desquelles est amarrée une division de sa flotte. Mais ce n'est point là qu'est la principale station navale de l'État; l'imprudence aurait été trop grande de risquer d'immobiliser une des forces vives de la nation pendant les longs mois qui chaque année mettent une barre de glace entre Stockholm et la haute mer. C'est à Carlskrona, ville insulaire, placée sur la rive méridionale du royaume à distance presque égale des côtes danoises, allemandes et russes, qu'est la résidence officielle de la principale escadre.

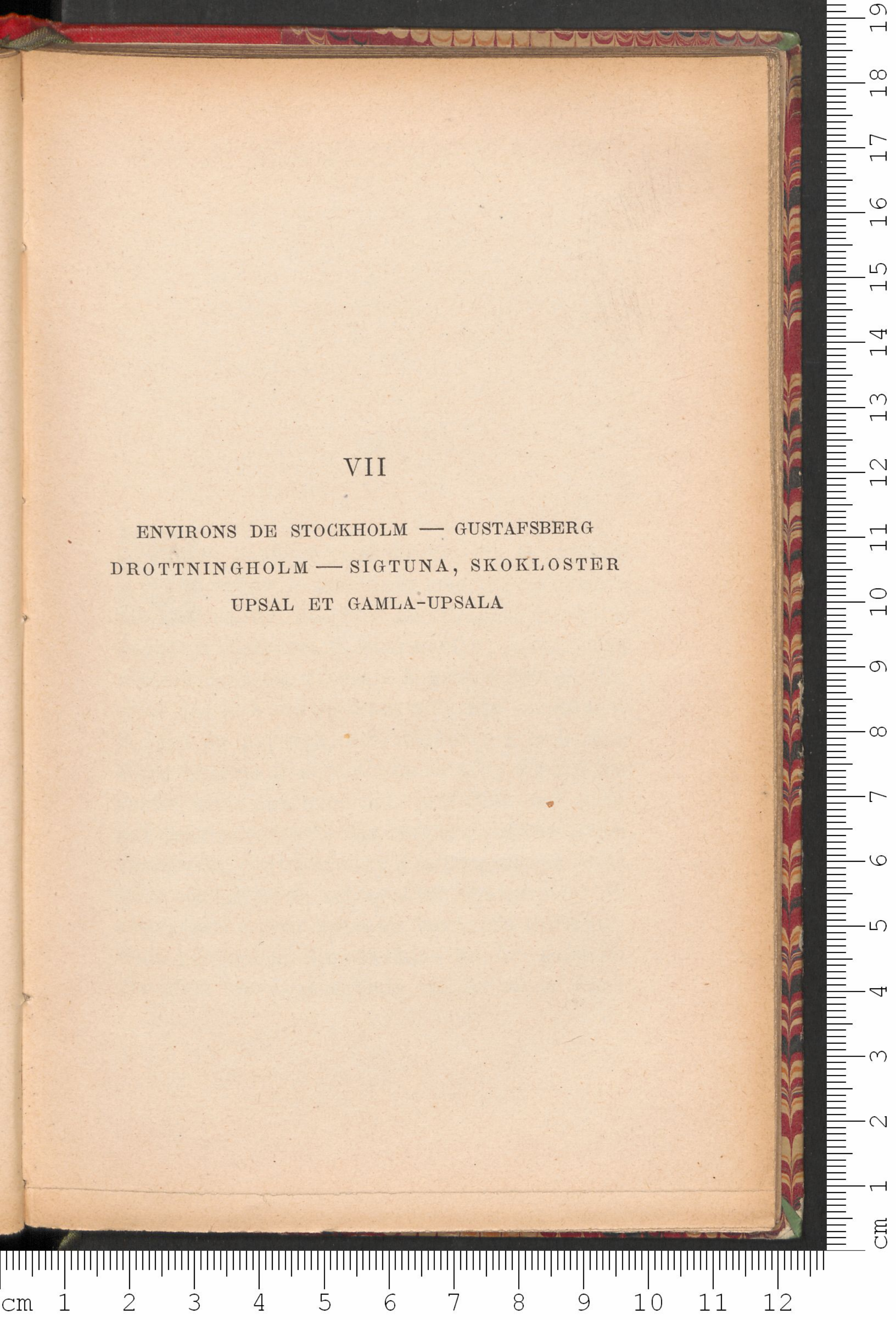
Le caractère militaire de Skeppsholmen n'empêche pas l'étranger d'errer à son aise dans toutes ses parties. On peut y monter sur les tertres garnis de canons sans crainte de s'attirer

un coup de fusil sommaire, ainsi que cela risquerait fort de nous arriver si nous nous trouvions en terre allemande. Les sentinelles sont clairsemées du reste, même aux abords de la caserne des canonniers, édifice imposant à tourelles qui, joint à l'église Charles-Jean, relève l'esthétique architecturale des constructions de l'île. A l'extrémité de Skeppsholmen est relié par un pont en bois un îlot également verdoyant et fortifié. Si l'on fait l'ascension de la tour de la citadelle on a sur toute la capitale un panorama qui croise perpendiculairement l'axe de la place Gustave-Adolphe et de Mosebacke et qui ne lui est pas inférieur en variété pittoresque.

A l'Est, sur le premier plan après un bras du lac Salé, s'étend une île montueuse, bordée de maisons sur le côté qui nous regarde et couverte d'arbres dans le reste de son étendue. Son aspect de loin n'est rien moins qu'agréable, mais tout bon Suédois nous encouragera à surmonter cette première impression et à franchir en chaloupe à vapeur les trois ou quatre cents mètres qui nous en séparent. Djurgärden en effet est le bois de Boulogne de Stockholm, le lieu de délices, mi-banlieue mi-campagne, de toutes les classes de la société, et je conviens que le

contraste est grand entre son aspect de loin et son charme sur place. L'île est presque entièrement constituée par un parc au milieu duquel sont épars des villas, un théâtre et divers lieux de divertissements qui portent des noms cosmopolites, tels qu'Alhambra, Tivoli, Sevilla. Le plus célèbre, répondant à la dénomination moins banale d'Hasselbacken, est un charmant jardin dans lequel la municipalité de Stockholm nous a offert une fête. Du perron d'un grand chalet-restaurant nous dominions la capitale, cachée par la nuit mais embrasée de temps en temps par des rangées de flammes de Bengale et par les gerbes d'un feu d'artifice. Au-dessous de nous, la lumière électrique se jouait dans les arbres et éclairait de ses reflets le revêtement d'or d'une immense statue en bois, représentant une divinité égyptienne sans doute étonnée de se trouver implantée si loin du Nil. La pureté du ciel et la douceur de l'air pouvaient pourtant lui faire illusion jusqu'à un certain point, comme à nous tous, qui étions tentés de prolonger indéfiniment cette belle nuit, plus digne des pays du soleil que du voisinage du pôle.





VII

ENVIRONS DE STOCKHOLM — GUSTAFSBERG DROTTNINGHOLM — SIGTUNA, SKOKLOSTER UPSAL ET GAMLA-UPSALA

VII

UNE banlieue rustique entoure la capitale suédoise sans ligne tranchée de démarcation. Elle offre au voyageur une suite de motifs d'excursions charmantes : partout des collines boisées, s'élevant à pentes douces des rives des lacs ou de leurs affluents constituent le fond du paysage, non dépourvu à la longue d'une certaine monotonie. La nature y a tracé les routes sur l'eau avec une profusion qui suffit aux besoins courants des communications. Aussi Stockholm, contrairement à la plupart des capitales européennes, ne constitue pas un point de convergence pour les voies ferrées du royaume ; dans l'économie des chemins de fer suédois, elle n'est que la principale station de la ligne

qui, de la Scanie, remonte jusqu'aux districts miniers des provinces du Nord. Les tramways n'y circulent qu'entre les extrémités de ses quartiers et je ne me souviens pas d'y avoir vu une seule voiture publique, du genre de nos omnibus ou diligences. Mais si l'on consulte l'Indicateur de ses services de communications, on y trouve près de cent lignes de bateaux à vapeur pour la mettre en rapport, souvent plusieurs fois par jour, avec les localités qui l'environnent. Rien de plus agréable, comme complément d'un séjour à Stockholm, que quelques-unes de ces promenades dans un des steamers coquets et supérieurement dirigés qui sont affectés à ce service. Des haltes rapides mais fréquentes renouvellent à chaque instant le personnel de vos compagnons de voyage ; continuellement, les changements dans la direction et la dimension de la voie qu'on parcourt varient l'ensemble ou les détails du paysage. On s'intéresse au calme avec lequel le pilote se débrouille au milieu d'un labyrinthe d'îles et de récifs. Il trouve même moyen de ralentir son allure à certains endroits, pour permettre le service de la poste rurale ; la boîte du facteur est remplacée par une filoche au bout de sa perche, qu'un matelot tend du bateau et dont

le contenu est prestement échangé avec le courrier apporté du village voisin.

Une des plus pittoresques et des plus faciles de ces excursions conduit à Gustafsberg. C'est un village situé droit à l'est de Stockholm, mais qu'on ne peut atteindre que par un trajet capricieux à travers les ramifications du lac Salé. A un moment donné on se trouve, sans trop savoir comment, en pleine mer Baltique, au fond d'une baie imposante, dont un des affluents nous ramène au nord, dans l'intérieur des terres jusqu'à l'extrémité d'un lac tranquille où nous débarquons. Gustafsberg se compose de quelques maisons disséminées sur la rive, qui sont affectées à une manufacture de porcelaine importante et à ses dépendances ; sa visite est, par elle-même, dépourvue d'intérêt.

Les châteaux royaux de Carlberg, Haga, Ulriksdal, Drottningholm, Gripsholm, constituent des buts de promenade plus attrayants. Chacun d'eux rappelle quelque souvenir de l'histoire nationale de la Suède et a été, tour à tour, le séjour de prédilection de ses princes. Actuellement, Drottningholm a la faveur du souverain et c'est dans cette belle résidence que sa Majesté Oscar II exerce, de préférence, une hospitalité

fastueuse envers les savants étrangers. La réception à laquelle il avait invité le Congrès orientaliste pour la soirée du 2 septembre restera comme un souvenir féerique dans la mémoire de ceux qui y ont assisté. Par une après-midi lumineuse, trois bateaux à vapeur étaient amarrés à la pointe de Riddarholmen pour nous conduire à la demeure royale. Nous quittons le bord et voguons droit vers l'Est, entre les deux rives du Mælar. A une certaine distance, le le centre insulaire de Stockholm présente un aspect qui n'est pas sans analogie avec celui de la pointe de la Cité de Paris. Sur tout notre parcours, les habitants nous souhaitent la bienvenue en agitant leurs mouchoirs, aussi bien des fermes les plus modestes que des maisons de plaisance. Au bout d'une heure environ, le lac s'entremêle d'îles de plus en plus nombreuses ; nous nous engageons dans son bras central et débarquons, à la nuit tombante, dans le parc de Drottningholm. Les portes du château s'ouvrent à quelques pas de là ; nous montons l'escalier d'honneur au son d'une marche militaire dont la sonorité éclatante paraît ébranler l'édifice et entre deux rangées de soldats et de valets. Au milieu des casques à plume et des

habits galonnés de style moderne, un certain nombre de gardes, l'épée au poing, dans une immobilité de statues, tranchent par le cachet historique de leur uniforme et reportent la pensée aux époques guerrières des siècles passés. Leur costume, en effet, est exactement le même que celui des trabans de Charles XII : tunique sombre et pauvre d'ornements, revers de manches et culottes en cuir jaune, chapeau à lampion, bottes à la Bassompierre.

La réception, à la fois magnifique et cordiale, se fait dans une longue enfilade de salons dont l'ameublement emprunte surtout sa richesse à ses superbes tapisseries murales. Le Roi se tient de préférence dans une grande pièce d'honneur dont l'éclairage éblouissant contraste avec les teintes sombres d'un plafond peint par Ehrenstrahl. Sa Majesté se prodigue avec sa bonne grâce habituelle, s'ingénie à lier conversation avec la plupart de ses invités et enfin les conduit dans un autre corps de bâtiment où est servi sur une série de buffets un souper à la fois exquis et pantagruélique.

Il est temps de partir et nous remontons sur nos bateaux ; le port où ils sont amarrés est ceint de tous côtés par un cordon de lanternes

vénitiennes, mais ce n'est là qu'un commencement et sur tout notre parcours jusqu'à Riddarholmen, le lac Mælar est littéralement illuminé. Les lampions garnissent les fenêtres. A mesure que les deux musiques militaires qui nous escortent annoncent notre flottille, des flammes de Bengale éclairent des groupes de riverains et les forêts des collines environnantes; ici un transparent figure le lion persan, le sabre entre les griffes ; plus loin un bosquet nous découvre au milieu de ses arbres une série de personnages figurant dans un tableau vivant une sorte de décameron aux costumes antiques. Les flots sont sillonnés d'une foule de canots dont les passagers viennent à notre rencontre et nous saluent de vigoureux hurrahs. Enfin nous approchons de Stockholm, et alors les fusées des trois feux d'artifice embrasent les divers quartiers de la ville, des musiques répondent de la rive aux harmonies de nos équipages, des projections électriques éclairent les monuments qui nous font face et entre autres le clocher de l'église de Riddarholmen au pied de laquelle nous débarquons. Tout Stockholm s'est porté de notre côté et nous avons peine à nous frayer un chemin pour rentrer à nos logis, éblouis de ce retour

triomphal et touchés de la cordialité universelle avec laquelle le peuple suédois, depuis son roi jusqu'à ses citoyens les plus humbles, se met en frais pour recevoir les étrangers.

Au-delà des environs de la capitale commence au nord une région intéressante, mais d'un parcours trop lent pour un touriste aussi transitoire que moi. Je souhaite à mon lecteur de pouvoir faire connaissance autrement que par ouï-dire avec les bords célèbres du lac Siljan et avec d'autres sites dalécarliens aussi riches en souvenirs historiques et en observations ethnographiques et pittoresques. Je ne puis, d'après mes souvenirs personnels, lui décrire que la première étape de ce voyage, celle qui conduit à Upsal.

Au milieu de la vie modernisée et cosmopolite de Stockholm, une pente naturelle de l'esprit porte à chercher des impressions d'un ordre spécial dans la vieille métropole païenne de la Scandinavie, au berceau d'origine d'Odin et de Freya, dont la popularité a été si poétiquement rafraîchie par la musique de notre Reyer. Deux routes relient entre elles la nouvelle et l'ancienne capitale de la Suède : un chemin de fer, dont le parcours banal peut être réservé

pour le retour et un bateau à vapeur dont je me félicite d'avoir usé, dussé-je m'accuser d'avoir à cette occasion remplacé par l'école buissonnière la séance du Congrès orientaliste à la suite de laquelle mes collègues m'ont rejoint par les voies rapides.

Upsal est située sur un affluent du lac Mælar, le Fyris, et le commencement du voyage par eau est le même que celui de Drottningholm. Nous revoyons, enveloppés d'une brume matinale, les sites parcourus trois jours avant à la lumière des flammes de Bengale et des lampions; mais, un peu avant d'arriver à la demeure royale, notre bateau incline au nord et s'engage dans un canal naturel dont il côtoye presque les bords. A un moment donné, Drottningholm nous montre sa masse blanche vue par derrière à travers les arbres de son parc. Pendant les heures suivantes, cet itinéraire se continue à travers la suite de baies et de cours d'eau de toute forme et de toute direction qui constituent les particularités typiques de cette région. Sur les rives, se succèdent à intervalles éloignés des maisons très rarement agglomérées en hameaux, centres d'exploitations agricoles qui consistent surtout en prairies. Par moment nous passons

devant une habitation construite dans un emplacement de choix, qui domine au loin le lac sur un monticule boisé, à pente douce, transformé en jardin de plaisance. Nous sommes alors en présence d'une des maisons de riche villégiature que les citadins de Stockholm affectionnent pour l'été et ont multiplié dans ces parages. L'aspect en est riant et confortable: la crique située à ses pieds remplace nos écuries; elle contient un yacht à vapeur et un bateau plus petit, tous deux peints en blanc et d'une propreté éblouissante. Sur un plan plus lointain nous entrevoyons même quelques demeures d'un ordre plus élevé: Rosersberg, château royal, Steninge, qui au commencement du siècle appartenait au maréchal de Fersen, personnage romanesque mêlé à notre Révolution et assassiné par la populace de Stockholm.

Trois heures environ après notre départ, nous arrivons devant une bifurcation du lac. Sur le promontoire qui la commande est assis pittoresquement un village composé de cinquante à soixante maisons serrées les unes contre les autres au milieu de la verdure et dominées par une tour en ruine. C'est là tout ce qui reste d'une des capitales les plus riches de la Suède,

la seconde Sigtuna saccagée au XIIe siècle par les pirates de l'autre côté de la Baltique, tout comme sa devancière, la Sigtuna païenne dont nous verrons un peu plus haut l'emplacement nu sur la rive opposée. A l'endroit occupé par ces humbles chaumières de paysans, les chroniqueurs parlent de palais somptueux, d'églises aux portes d'argent !

Après une courte halte à la cité déchue, nous reprenons notre route par un étroit chenal et débouchons dans un golfe dont la rive est dominée droit devant nous par un édifice d'un aspect grandiose, vaste quadrilatère portant à ses angles quatre tours aux sommets bulbeux : nous sommes en présence du château historique de Skokloster, dont l'intérieur est plein de collections et de souvenirs historiques, et à mesure que nous approchons, je sens redoubler mes regrets de ne pouvoir interrompre mon itinéraire, pour pénétrer dans cette demeure qui se présente dans des conditions si séduisantes. Nous stoppons et le capitaine me demande en anglais si je ne veux pas visiter le château comme mes compagnons qui vident rapidement le bateau : un arrêt d'une heure à Skokloster est réglementaire sur notre trajet.

Je me hâte de pénétrer dans l'édifice dont la cour intérieure présente le contraste d'un cloître à colonnades et d'une exhibition de vieilles pièces d'artillerie : ce mélange résume bien l'histoire de Skokloster, d'abord couvent de dominicains et de cisterciens, puis sécularisé à la Réforme et donné par Gustave-Adolphe à l'un de ses officiers, le maréchal de Wrangel. On nous promène à travers une série de pièces dont l'ensemble constitue un musée historique d'une valeur secondaire quoique d'un intérêt réel : à signaler, une collection de portraits des familles qui ont possédé le château, entre autres un portrait équestre du maréchal de Wrangel, teint coloré, traits gros, communs, mais expressifs. Le long des murs étincelle un merveilleux exemplaire des batailles d'Alexandre, de Lebrun, d'une fraîcheur telle qu'on le croirait sorti d'hier des métiers des Gobelins. Tout un étage est transformé en un véritable arsenal par la réunion d'une quantité incroyable d'armes de toutes sortes, arcs, poignards, épées, arquebuses provenant pour la plupart du butin de la guerre de trente ans; les pièces de valeur y sont exceptionnelles.

Mais la cloche du bateau nous rappelle : le

temps de jeter un coup d'œil sur les arceaux élégants de l'église voisine du château et en route pour Upsal. Nous traversons un dernier golfe et nous nous engageons dans l'embouchure du Fyris, étroite rivière où nous semblons glisser sur les prairies qui l'enserrent. Notre marche se ralentit, surtout après avoir dépassé le beau domaine qui constitue l'École agronomique d'Ultuna, et on commence à distinguer au milieu des arbres une agglomération importante de maisons dominées à notre droite par les deux tours à dôme arrondi d'une cathédrale ; enfin nous débarquons au milieu de la flottille commerçante d'Upsal.

En quelques pas nous sommes à la gare et un quart d'heure de chemin de fer nous conduit au vieil Upsal, *Gamla Upsala*, la ville des souvenirs mythologiques, l'antique capitale dont l'Upsal actuelle n'était primitivement que le port, la *marina*. Comme à Sigtuna, nous ne trouvons en fait d'habitations que quelques maisons de paysans, mais on a préparé pour le Congrès une réception des plus originales. Nous nous dirigeons au nord de la station dans une plaine surmontée de monticules dont les trois plus grands portent les noms de tombeaux de Thor, d'Odin, et

de Freya et constituent de gigantesques tumuli recouvrant des amas d'ossements préhistoriques. Sur leurs pentes gazonnées sont groupés tous les étudiants de l'Université d'Upsal, en casquettes blanches, ceints de l'écharpe suédoise bleu et jaune, rangés autour des bannières de leurs différentes *nations,* ou province d'origine. Leurs hurrahs alternent avec les motifs des musiques militaires et avec les discours de circonstance; puis ils font circuler dans nos rangs l'hydromel contenu dans de grandes cornes cerclées d'argent et nous invitent à goûter cette boisson quelque peu fabuleuse, comme symbole d'une sorte de communion scientifique. La vérité m'oblige à déclarer que de tous les breuvages qui nous ont été servis dans les pays scandinaves, c'est ce dernier qui a eu le moins de succès.

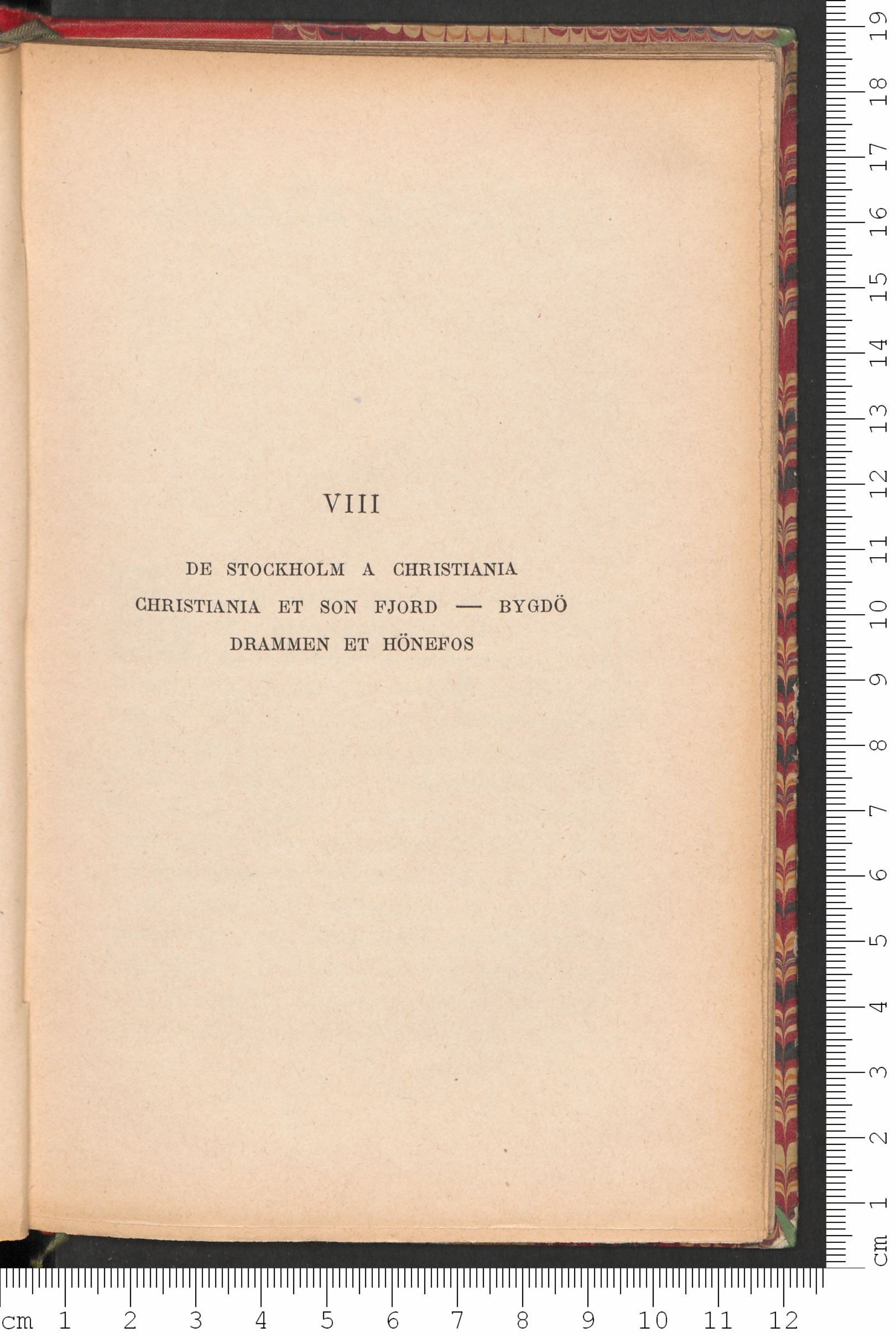
On se hâte du côté de la gare où un train monstre ramène tous les acteurs de la fête à Upsal. Au sortir du pauvre village dont l'église a remplacé le temple d'Odin, nous nous retrouvons en pleine civilisation actuelle dans une cité universitaire de plus de 20,000 habitants empressés sur notre passage. Nous sommes conduits par des rues pavoisées au palais nouveau

de l'Université, vaste monument situé sur une partie élevée de la ville. En vertu d'une confraternité plus effective que chez nous entre le professeur et l'élève, on s'est ingénié à y concentrer toutes les installations journalières nécessaires à un membre quelconque de la grande famille scolaire. L'étudiant y trouve même une *aula* immense dans laquelle se donnent des fêtes dont notre réception est un échantillon exceptionnellement brillant. Les jeunes filles des meilleures familles de la ville, en costumes dalécarliens, nous offrent des bouquets et des rafraîchissements, des étudiants s'empressent pour nous faire les honneurs des tables d'un buffet gigantesque disséminé dans les vestibules; les pères et les mères prennent aussi part à la fête et complètent son caractère familial. Les conversations emplissent la vaste coupole, les toasts s'échangent; de temps en temps un discours d'un membre occidental ou oriental du Congrès cherche à concentrer l'attention. Les étudiants payent aussi de leur personne au point de vue artistique et confirment par l'exécution de plusieurs chœurs la réputation des chanteurs d'Upsal, attestée quelques semaines avant au concours international des orphéons

de Paris. Toutes les musiques militaires de la garnison de Stockholm leur donnent successivement la réplique.

La nuit s'avance et le train de Stockholm nous envoie ses sifflets d'appel. J'aurais aimé à consacrer une journée à la visite des laboratoires et des musées qui maintiennent Upsal au premier rang des grands centres européens de hautes études. La bibliothèque à elle seule constitue un trésor inestimable et une mine féconde pour les études philologiques. Un édifice célèbre nous est aussi resté fermé, pour cause de restauration : c'est la cathédrale construite par un architecte français du XIII[e] siècle, et dans laquelle sont inhumés Gustave Vasa, Linné, et d'autres illustrations suédoises. Mais, je l'avouerai, ce sont là des regrets tout rétrospectifs ; ils occupaient trop peu mon esprit pendant que je traversais la ville illuminée par une nuit pure pour ne pas me laisser une excellente impression d'Upsal et de sa réception.





VIII

DE STOCKHOLM A CHRISTIANIA
CHRISTIANIA ET SON FJORD — BYGDÖ
DRAMMEN ET HÖNEFOS

VIII

Une étape de dix-huit heures de chemin de fer coupée en deux par une nuit d'arrêt sépare entre elles les deux capitales de la péninsule scandinave pour le commun des mortels. Mais on a pris soin de faciliter au Congrès orientaliste son court voyage en Norvège, et deux trains spéciaux nous conduiront sans changer de wagon de Stockholm à Christiania. Nous partons à la nuit tombée et courons droit à l'Ouest au milieu du dédale de lacs, de rivières et de forêts de la Sudermanie. A travers les brumes matinales, ceux d'entre nous qui restent insensibles aux vertus somnifères de nos excellents coupés-lits peuvent apercevoir par intermittence la grande mer intérieure de la Suède,

le lac Wener, dont nous côtoyons le bord. La ligne oblique au nord à travers la province pittoresque et industrieuse du Wermland, et par une douce matinée nous nous arrêtons à la dernière station suédoise, Charlottenberg. C'est là qu'on passe ordinairement à la douane, la Suède et la Norvège conservant leurs frontières administratives et financières aussi intactes que si elles n'avaient pas le même souverain. Mais pour nous la visite des bagages est remplacée par un déjeuner confortable et par une aubade que nous donne la fanfare, au moins bien intentionnée, de ce modeste village.

Remontés dans nos wagons, nous entrons en Norvège et, dès les premières stations, le paysage prend un caractère intéressant. A Kongsvinger, nous atteignons une rivière large et tumultueuse : c'est le Glommen, le roi des fleuves de la Scandinavie, qui, après un long trajet du nord au sud depuis les montagnes des environs de Drontheim, quitte à cet endroit même sa direction première et nous trace à l'ouest notre route vers Christiania. Kongsvinger est située dans le coude qu'il forme au-delà d'un pont ancien d'une portée hardie : la ville et la contrée environnante sont dominées par une forteresse

en ruine, jadis importante dans les guerres séculaires des deux peuples voisins. Notre train suit la rive gauche du fleuve dont la surface présente un aspect typique que nous retrouverons sur bien d'autres rivières norvégiennes ; elle est parsemée de sapins débités en billes qui flottent jusqu'aux scieries ou jusqu'aux ports où ils seront recueillis d'après leur marque et emmagasinés. Il n'est pas rare de les voir s'agglomérer en véritables îles aux points où leur marche est retardée par les accidents des courants.

Enfin, nous quittons le Glommen pour pénétrer dans la vallée aux parois élevées et boisées qui nous conduit au fjord de Christiania. Les habitants des villages que nous brûlons le long de notre route sont groupés sur les remblais et nous crient des hurrahs en agitant leurs mouchoirs. Un instant nous avons sous les yeux un panorama ravissant de la capitale et de sa baie, et quelques minutes après nous nous engouffrons dans sa gare. Les étudiants de l'Université sont massés sur le quai en avant d'une foule curieuse et cordiale. Nous entrons triomphalement en ville et nous hâtons vers nos logis respectifs. Mais les conditions de l'installation ne laissent pas que d'être laborieuses ; car, malgré

la mode de plus en plus prononcée qui attire en Norvège les touristes, surtout anglais, Christiania n'a qu'un nombre très restreint d'hôtels. Pour arriver à loger une caravane aussi encombrante que la nôtre, toute la ville s'est mise en frais et les appartements garnis ont été utilisés un peu partout. Pour ma part, une chambre confortable m'est échue dans une famille qui paraît enchantée de m'héberger, mais avec laquelle j'échangerai peu d'impressions, car ses membres ne parlent que le norvégien. Seule une vieille dame a quelque teinture d'allemand, ce qui me permet de la mettre à contribution pour obtenir les objets nécessaires au voyageur à l'arrivée, non sans étayer ma conversation vaguement germanique par le langage des signes.

La physionomie de Christiania diffère notablement de l'idée préconçue que plusieurs de mes lecteurs doivent s'en faire, si j'en juge par moi-même. J'avais dans l'esprit un grand port marchand, battu par les flots sauvages du Skagerrak, largement ouvert sur la mer pour le transit des produits des pêches et des forêts norvégiennes ; je me trouve dans une ville rustique, dont les quartiers s'étendent à leur aise le long

d'une vallée d'un caractère alpestre, et dont la situation maritime ne m'est démontrée que par un certain effort d'imagination. Christiania est en effet séparée de la haute mer par toute la longueur d'un golfe que les bateaux à vapeur mettent près de dix heures à traverser. Ce golfe n'a rien des estuaires réguliers qui conduisent directement la mer jusqu'au centre de certaines villes, telles que Londres ou Hambourg; c'est un fjord norvégien typique, dont le canal est parsemé d'îles et modifié à chaque instant par des prolongements capricieux. A peu près au milieu de sa hauteur, ses deux rives se rapprochent en un chenal étroit dont la lumière est presque effacée par un groupe d'îles, et sa moitié supérieure est ainsi transformée en un véritable lac. Christiania n'est donc en rapport avec la mer que d'une façon très médiate, et ne reçoit pour ainsi dire pas le contre-temps de ses tempêtes et de sa marée. Une autre condition topographique contribue encore à l'en éloigner. Une éminence barre l'extrémité inférieure de sa vallée ; les marins guerroyeurs du moyen âge y avaient construit la citadelle d'Axershus, admirablement placée pour signaler l'arrivée de l'ennemi dans ses pérégrinations laborieuses au milieu des sinuo-

sités du fjord. C'est à l'abri de cette forteresse que Christiania a été fondée : aussi s'est-elle maintenue à une certaine distance de la rive excepté à sa droite et à sa gauche où elle se prolonge jusqu'au golfe par les ports de Björviken et de Pipervik.

A l'heure actuelle, la capitale de la Norvège est essentiellement constituée par une série de rues larges et coupées avec une certaine régularité qui rayonnent autour d'une artère transversale, la rue Charles-Jean, et se prolongent par des pentes douces jusqu'à la base des collines environnantes. Comme toutes les villes scandinaves, Christiania paye un large tribut aux incendies ; elle leur a dû des améliorations successives dans la construction de ses habitations, et actuellement c'est la seule ville norvégienne où la généralité des maisons ne soit plus construite en bois. Ville presque neuve appelée depuis moins d'un siècle au rôle effectif de capitale, Christiania ne peut lutter avec Stockholm pour l'importance réelle et la grandeur du caractère; mais elle a conservé un cachet peut-être plus intime qui ne laisse pas de faire un contraste piquant avec sa collègue suédoise. Elle reflète ainsi jusqu'à un certain point les diffé-

rences assez accusées d'esprit qui séparent les deux peuples scandinaves et entravent leur fusion politique. Ces différences, mille indices les démontrent; il n'était même pas très difficile de les reconnaître d'après les réceptions de notre Congrès. Dans les deux pays l'hospitalité a été cordiale et généreuse, mais si elle était plus fastueuse et plus affinée en Suède, elle a emprunté en Norvège un charme non douteux à une certaine franchise rude qui paraît inhérente au caractère du pays.

Christiania est pourvue de tous les rouages que comportent de nos jours la direction d'un royaume et l'affluence de plus en plus grande des touristes de tous les pays. Autour de la rue Charles-Jean sont groupés des hôtels, des magasins surtout riches en articles de voyage, en cartes, photographies, etc., enfin une série d'édifices officiels, d'un style simple, tous modernes. Parmi eux signalons le palais du Parlement ou Storthing, dont une jolie façade donne sur une place plantée d'arbres, faisant une diversion heureuse avec les lignes de constructions du centre de la ville. On sait qu'il n'y a peut-être pas de pays en Europe où les assemblées législatives aient un pouvoir plus étendu qu'en Nor-

vège. Le bons sens et le calme de la nation atténuent dans la pratique les inconvénients que peut facilement entraîner un tel état de chose. Au moment de notre arrivée, une crise ministérielle grave était à peine terminée; mais d'après les échos que j'en pus recueillir, l'agitation qu'elle avait causée pourrait être qualifiée de calme plat dans notre vie parlementaire.

L'Université de Christiania, la seule du royaume, est pourvue d'installations en rapport avec son importance et avec sa valeur bien reconnue dans le monde savant: laboratoires, hôpitaux, musées, institut météorologique sont dignes d'une visite, même pour des hommes non spéciaux. Dans son bâtiment principal, à côté d'une *aula* et de salles où le Congrès orientaliste a tenu ses dernières séances, un musée archéologique bien installé mérite d'être particulièrement signalé; moins important que ceux de Copenhague et de Stockholm, il contient un ensemble de pièces recueillies en Norvège à grand'peine, qui ajoutent une note nouvelle aux civilisations préhistoriques de la Scandinavie : on y voit en particulier des armes du temps des Vikings , ces Northmen de nos invasions carlovingiennes, et une collection de sculptures en bois, spécimens

curieux d'une branche de l'ancien art norvégien sur laquelle nous aurons à revenir.

Dans une cour située à quelques pas de là est exposé un objet étrange : c'est un grand bateau en bois noir goudronné, ne mesurant pas moins de vingt-trois mètres de long. Sa proue se relève en dessinant grossièrement la forme d'un cou de cygne. Son avant est dominé par une sorte de guérite destinée au chef de l'embarcation et dans laquelle on a trouvé les restes d'un squelette humain. Un mobilier d'une grande richesse comprenant des vêtements, des bijoux et surtout des armes en profusion, entre autres une centaine de boucliers en bois, était contenu dans les flancs du navire auxquels étaient accolés des ossements de plusieurs chiens et de plusieurs chevaux. Notons que cette découverte a été faite il y a quelques années dans la profondeur d'une sorte de tumulus situé à Gogstad, sur la côte méridionale de la Norvège. Elle se rapporte certainement à la sépulture d'un viking, d'un de ces Rois de mer qui dans les premiers siècles du moyen âge ont promené leur humeur aventureuse sur les flots, conquis notre Normandie et découvert l'Amérique bien avant Christophe Colomb. On est impressionné en se repré-

sentant par la pensée ces funérailles au caractère grandiose, les rudes guerriers unissant leurs efforts dans une piété respectueuse pour donner comme cercueil à leur chef le théâtre même de ses exploits, en le faisant escorter au triste séjour par ses objets et même par ses animaux familiers.

La visite des deux ports de Christiania offre un intérêt très secondaire à ceux qui ne cherchent pas des renseignements techniques sur le commerce et l'industrie du pays. Mais le simple touriste n'oubliera pas de se rendre de l'un à l'autre en gravissant la colline qui les sépare pour parcourir le quartier d'Axershus.

La vieille ville moyen âge semble isolée du Christiania moderne. Son âme est la citadelle historique, bien des fois assiégée jadis, réduite aujourd'hui par les transformations de la guerre au rôle d'une caserne. Tout autour d'elle sont disséminés au milieu du gazon et des arbres des bâtiments affectés aux services de l'armée et de la marine de l'État. On se promène sans restriction dans toutes les parties de la forteresse et par des pentes douces on arrive jusque sur ses remparts. La vue en est ravissante et le fjord se présente devant vous avec une rare poésie, entrecoupé à peu de distance par les

barrières vertes de ses îles et de ses promontoires, sillonné par les embarcations de toute sorte, depuis le navire de guerre jusqu'à la chaloupe de plaisance.

Mais pour mieux voir la situation réelle de Christiania et saisir le charme de ses environs, il nous faut monter plus haut qu'à Axershus et la dominer des flancs des collines qui limitent au nord la vallée. A l'ouest de la ville s'étendent des forêts dans lesquelles les habitations sont encore clairsemées. Le massif le plus inférieur constitue un parc superbe autour du Château Royal, lieu de résidence du souverain qui, d'après la constitution norvégienne même, est tenu de demeurer une partie de l'année dans son royaume occidental. De là de grandes rues, plus semblables à des routes rurales, conduisent en serpentant au mont Saint-Jean, colline dont l'élévation n'a rien d'alpestre mais est suffisante pour gratifier le touriste d'un panorama étendu. On peut seulement alors se faire une idée de la configuration singulière des fjords norvégiens : Le golfe de Christiania a des rives dont il est impossible de suivre des yeux les sinuosités. Dans toutes les directions ses flots sont coupés de bandes de terre verdoyantes, îles ou pres-

qu'îles étranglées à chaque instant par des criques aux formes capricieuses. Au loin se dressent les parois rocheuses, nues, abruptes, qui surplombent directement le fjord et forment un contraste si pittoresque avec les fissures riantes qui s'y frayent un chemin de ci et de là.

Le lecteur imaginera sans peine la variété presque infinie d'excursions dont chacun de ces fjords peut être le théâtre. Leur intérêt se trouve certainement atténué à la longue par la note uniforme des paysages et la rareté des lieux habités ; mais ceux qui ont la passion du sport nautique et de la pêche doivent y trouver une villégiature idéale, aussi comprend-on l'intérêt tout spécial qui pousse les habitants de la Grande-Bretagne à envahir de plus en plus ces parages.

Le temps nous manquait pour parcourir même le fjord de Christiania dans son ensemble : nos hôtes se sont du moins ingéniés pour nous en donner un aperçu rapide. Devant la capitale même, au premier plan et à la portée des plus petits batelets est rangé un archipel d'îles, Hovedö, Lindö, etc., que termine à l'Ouest la presqu'île arrondie de Bygdö. Cette dernière fut le but d'une excursion intéressante organisée

le lendemain de notre arrivée. Nous nous embarquons à Pipervik dans une flottille de bateaux à vapeur, cinglons au Sud et jouissons du panorama célèbre que présente au voyageur l'arrivée à Christiania par mer. Au bout d'une demi-heure de promenade favorisée par le soleil et la douceur de la brise, nous débarquons à Bygdö. Ce n'est à proprement parler qu'un immense parc dont le chef-lieu est le château royal d'Oscarshall auquel nous nous rendons en quelques minutes dès notre arrivée. Édifice carré de construction moderne, il porte à un de ses angles une haute tour moderne ; sa masse d'un blanc éblouissant émerge d'une ceinture d'arbres et domine au loin l'horizon. De sa terrasse se déroule un beau panorama sur le fjord et les îles. Après en avoir joui quelques instants, nous nous dispersons un peu au hasard dans les allées du parc et nous retrouvons devant une haute porte rustique. Après l'avoir franchie, on entre dans une sorte de clairière gazonnée au milieu de laquelle sont rangées cinq constructions en bois, de forme différente, dont l'ensemble offre un aspect des plus originaux. Nous sommes en présence d'une réunion unique des principaux types de l'ancienne architecture

norvégienne; le lecteur nous saura certainement gré de lui fournir sur leur description et leur histoire quelques détails pour lesquels nous avons mis à contribution un travail distribué à cette occasion aux visiteurs et dû à la plume de M. Dietrichson, professeur à l'Université de Christiania.

Un édifice domine les autres par sa situation et son importance; il attire, du reste, immédiatement les regards par sa physionomie bizarre qui, suivant une remarque déjà faite avant nous, évoque l'idée d'une pagode de l'Extrême-Orient. Qu'on se figure une sorte de pyramide à quatre pans, dont un des côtés serait arrondi et surmonté de trois tours à capuchon conique superposées, tandis que les autres seraient inégalisées par une succession de toits imbriqués les uns dans les autres; à sa base court une galerie s'ouvrant au dehors par une balustrade à colonnes basses et à arcades cintrées, percée de trois portes. Plusieurs croix placées sur les sommets du monument indiquent sa destination, et de fait nous avons sous les yeux une église en bois dont on fait remonter la construction aux premières années du XIII[e] siècle et qui s'élevait jusqu'en 1884 à Gol, village du district

de Hallingdal. En pénétrant dans l'édifice on est impressionné par le contraste entre la régularité de son intérieur et le pittoresque heurté de son extérieur. Aucune de nos cathédrales aux verrières éblouissantes ne peut éveiller des idées religieuses plus saisissantes que cette pauvre église de sapin dans laquelle tant de générations de pêcheurs et de bûcherons ont demandé à Dieu des consolations contre l'âpreté exceptionnelle de leur vie. Le plan de l'édifice est celui d'une église romane régulière, et on ne saurait trop admirer l'ingéniosité avec laquelle cette conception architectonique a été réalisée au moyen du bois comme matière unique de construction et en tenant compte des nécessités créées par le milieu climatérique. On entre par trois portes qui communiquent avec la galerie extérieure, annexe indispensable pour protéger contre les intempéries les paroissiens et les boiseries elles-mêmes. La nef centrale est isolée des deux nefs latérales beaucoup plus petites par une colonnade quadrangulaire d'énormes poutres ; les fidèles y priaient dans une obscurité presque absolue, des œils-de-bœuf insignifiants étant les seules ouvertures ménagées pour le jour. Par contre un lustre grossier et des cierges

éclairent le maître-autel et le chœur dont la paroi est décorée d'une peinture archaïque représentant la Cène. Il n'y a pas à proprement parler de plafond et l'on voit des nefs les chevrons qui portent à diverses hauteurs les pièces si compliquées de la toiture. Les trois portes extérieures sont précédées chacune d'un porche et sculptées en ornements d'un style typique.

Les constructions groupées autour des églises de Gol appartiennent toutes à l'architecture civile. En premier lieu nous visiterons une cabane provenant de la vallée de Sœtersdal, près de Christiansand : elle représente le modèle général de la véritable habitation du paysan norvégien depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette *Rögstuen* (littéralement, cabane enfumée), est décorée au-dessus de sa porte d'entrée par des ossements de renne ; au centre de sa pièce principale se trouve le foyer dont la fumée passe librement par un trou pratiqué dans le faîtage ouvert qui sert de plafond. Les murs de ces constructions étaient tapissés, suivant la fortune du propriétaire, de mousse ou de drap.

Déjà plus confortable comme disposition des pièces et comme ameublement, se présente à

nous la cabane de Hove, dans le Thelemarken; son toit, recouvert de gazon, se termine à ses deux extrémités par un fronton simple, mais non dépourvu de caractère ornemental.

Enfin deux bâtiments, de destination spéciale, complètent très utilement cette exposition architecturale. Le premier est un *stabur* ou grenier sur pilotis du Thelemarken: à toute maison était autrefois annexé une construction de cette nature, dépourvue de foyer, destinée seulement à serrer les vêtements, les provisions et les objets précieux de la famille. La seconde est un *loft*, sorte d'hôtel à l'usage des pèlerins qui allaient visiter à Drontheim la chasse de saint Olaf, le patron national; on y voit encore les traces de six lits qui ont servi à des voyageurs.

La Scandinavie n'a pas eu le monopole des constructions de la nature de celles que nous venons de décrire : des églises analogues à celle de Gol ont existé dans une grande partie de l'Europe depuis la Russie jusqu'à la Suisse et les Iles-Britanniques. Mais il n'est pas de pays où d'industrie du bois ait pris au moyen âge plus d'extension que dans la Norvège et ait donné lieu à des productions plus variées. Les monuments de Bygdö présentent donc un vif intérêt,

surtout par leurs rapprochements avec les collections de Stockholm et de Christiania signalées plus haut. Au point de vue pratique, il est déjà curieux de noter la multiplicité des procédés de taille et d'assemblage mis en œuvre pour l'utilisation du bois, matière première exclusivement employée. Mais on s'attachera encore de préférence à l'étude des effets artistiques réels obtenus par ces architectes inconnus dès des premiers siècles du moyen âge. Leurs sculptures des portails d'église, dont le musée de Christiania est si riche, ont en particulier une physionomie typique : elles découpent dans le bois des ornements représentant surtout des feuillages, des animaux fantastiques et même des personnages mythologiques ou bibliques et respirent souvent une hardiesse et une fantaisie d'une rare saveur.

Le temps, le climat et surtout les hommes s'attaquent sans relâche à ces souvenirs historiques. Il reste actuellement à peine une vingtaine des huit à neuf cents églises qui ont été élevées en Norvège sur le type de celle de Gol. La diffusion du confortable a condamné sans rémission les cabanes enfumées et autres constructions aussi incommodes que pittoresques ; en

outre quelle que soit la richesse des forêts scandinaves, la Norvège doit leur demander de moins en moins de faire les frais exclusifs de ses habitations. Aussi faut-il savoir gré à une société privée qui a commencé dès 1840 à conserver en nature ou par le dessin ces épaves nationales, ainsi qu'au roi Oscar II, auquel on doit le transport et la reconstruction à Bygdö de types qui seront bientôt uniques dans l'art architectural.

La nuit venue, nous nous éloignons de ce singulier musée le long des allées du parc. Elles nous conduisent au centre de la presqu'île dans une villa royale où nous devons nous arrêter avant notre retour à Christiania, et dont Monsieur l'Intendant en chef de la cour de Norvège nous fait les honneurs. Les invités circulent constamment entre les salons et le jardin environnant ; d'un côté, les attractions du buffet et d'un concert vocal et instrumental, de l'autre le charme d'une promenade sous un ciel pur aux clartés rivales de la lune et des becs Jablokoff cachés sous les arbres. La soirée passe vite au milieu des conversations avec des amis improvisés, avides de parler de la France, de l'Exposition, de nos périls politiques conjurés depuis. Enfin bras dessus bras dessous nous nous ren-

dons au petit port de Sœterhytten à la rencontre de nos bateaux, tandis que des voitures emportent plus prosaïquement jusqu'à la prochaine station de chemin de fer les gros bonnets du Congrès. Notre flottille est en retard et nous l'attendons ; massés dans un chemin en pente, encadrés par des forêts dont les arbres prennent des teintes étranges à la lueur des torches des soldats qui nous escortent, la lune miroitant devant nous sur les flots du fjord, nous formons un tableau dont la poésie s'anime aux harmonies bien scandinaves d'un chœur de voix d'hommes. Notre rentrée à Christiania s'effectue avec un cérémonial qui réédite sensiblement celui de Drottningholm : illuminations, flammes de Bengale, hurrahs des yachts, etc.

Entre Christiania et Bergen, s'étendent les provinces norvégiennes les plus fertiles en beautés alpestres, mais il faut, pour s'y rendre, emprunter les moyens de locomotion peu expéditifs de la *Kariole* et du bateau à vapeur. Le premier tronçon de la ligne ferrée qui tôt ou tard reliera ces régions est pourtant déjà construit, et nous avons pu le parcourir à l'aller et au retour dans la même journée, non sans

quelque fatigue bien compensée par la vue des pays traversés. Dans la première partie du voyage, nous courons sur les montagnes qui forment la paroi occidentale du fjord de Christiania, et revoyons à nos pieds Bygdö et les îles qui l'entourent. Le train nous emporte au milieu des forêts d'une teinte riante. A ce sujet, je désirerais réagir contre une idée que je crois assez répandue. Nous sommes trop habitués à regarder la nature norvégienne comme ayant un caractère triste et mélancolique ; ne subissons-nous pas l'influence des paysages traditionnels d'Everdingen et surtout de Ruisdaël, ces peintres désolés qui encadrent leurs cascades comme d'un voile de deuil par un rideau de pins noirâtres ? Je ne sais quel peut être le caractère des paysages du nord de la Norvège, surtout dans les saisons inclémentes. Mais, aux environs de Christiania, la végétation d'automne n'est ni triste, ni monotone ; les verts de sa palette sont des plus variés, grâce aux bouleaux, aux chênes, aux hêtres dont les teintes se mélangent aux pins classiques qui forment le fond du tableau. On sait que l'influence du gulf-stream s'étend jusqu'à la presqu'île scandinave, fait bénéficier ses côtes d'une température beaucoup moins

basse que celle à laquelle sa latitude l'avait destinée, et contribue ainsi à assurer la variété de sa végétation.

Peu à peu notre train s'enfonce dans des tranchées rocheuses qui l'éloignent du golfe de Christiania ; il traverse une contrée déserte, franchit un tunnel, après avoir tourné brusquement à l'Ouest, et tout à coup, nous sommes en face d'un nouveau fjord, terminé par une ville importante, vers laquelle nous descendons en allongeant les distances au moyen d'un long détour rendu indispensable par le développement des rampes de la voie. Drammen, où nous faisons à l'aller et au retour une courte halte, occupe une situation des plus pittoresques, allongée sur les deux rives d'un cours d'eau important, le Drammenselv, à son embouchure dans un véritable bras de mer qui, beaucoup plus bas, ira se confondre avec la partie inférieure du fjord de Christiania. Du bois, partout du bois ; le fjord et la rivière sont blanchis de billes flottantes ; sur tous les quais, sur les îlots qui coupent l'embouchure du Drammenselv, les planches de sapins sont empilées dans des entrepôts couverts ou en plein air ; naturellement, les maisons et un grand pont de 300 mètres

sont faits de cette même matière. La flotte marchande de Drammen, une des plus importantes de la Norvège, est presque toute utilisée pour le commerce du bois, et en exporte pour près de 7 millions de francs par an.

Nous remontons ensuite le cours du Drammenselv, atteignons au village de Vikersund la rive occidentale de son bassin supérieur, le Tyri-fjord, et à travers des paysages gracieux, mais moins grandioses que ceux des abords de Drammen, arrivons à Hönefos, la limite de notre excursion. C'est une petite ville, très éprouvée quelques années auparavant par un incendie, et célèbre par ses deux cascades. Je suis loin de mettre en doute leur caractère imposant lors de la fonte des neiges ; mais, en automne, leur coup d'œil est simplement pittoresque, et, comme avant-goût des fameuses chutes d'eau du Thelemarken et du Hardanger, elles ne peuvent rivaliser, même de loin, avec les cascades de Trollhättan que nous visiterons dans deux jours. Les braves habitants d'Hönefos sont tous naturellement sur pied et nous accueillent avec une joie qui contribue, pour la meilleure part, à nous faire passer une après-midi agréable. Aux stations du retour, les manifestations prennent un caractère

inquiétant pour la sagesse et le calme norvégiens, surtout du côté féminin : à certains endroits, nos wagons sont littéralement bombardés de bouquets !

Encore quelques promenades dans la capitale ; les séances scientifiques du Congrès, singulièment heurtées au milieu de nos pérégrinations, arrivent à leur clôture et nous sommes à la fin de notre rapide incursion en Norvège. La ville de Christiania nous dit adieu en nous conviant à un banquet splendide servi dans la grande salle de sa loge maçonnique. Des toasts polyglottes s'y succèdent pendant que nous dégustons les rôtis d'ours et de gélinottes en les arrosant de vins assez multipliés pour ne pas faire de jaloux entre les nations, depuis le Porto et le Manzanilla jusqu'au Johannisberg et au Tokaï, sans oublier nos Bourgognes et nos Champagnes.

Je crois avoir suffisamment fait l'éloge de l'hospitalité dont nous avons été l'objet pour acquérir le droit de lui faire une critique ou plutôt d'y signaler une lacune qui m'a été sans doute plus sensible qu'à la plupart de mes compagnons. On s'est ingénié pour nous faire les honneurs des sites les plus célèbres ; on a satisfait avec un luxe voisin de la prodigalité aux exigences matérielles de notre

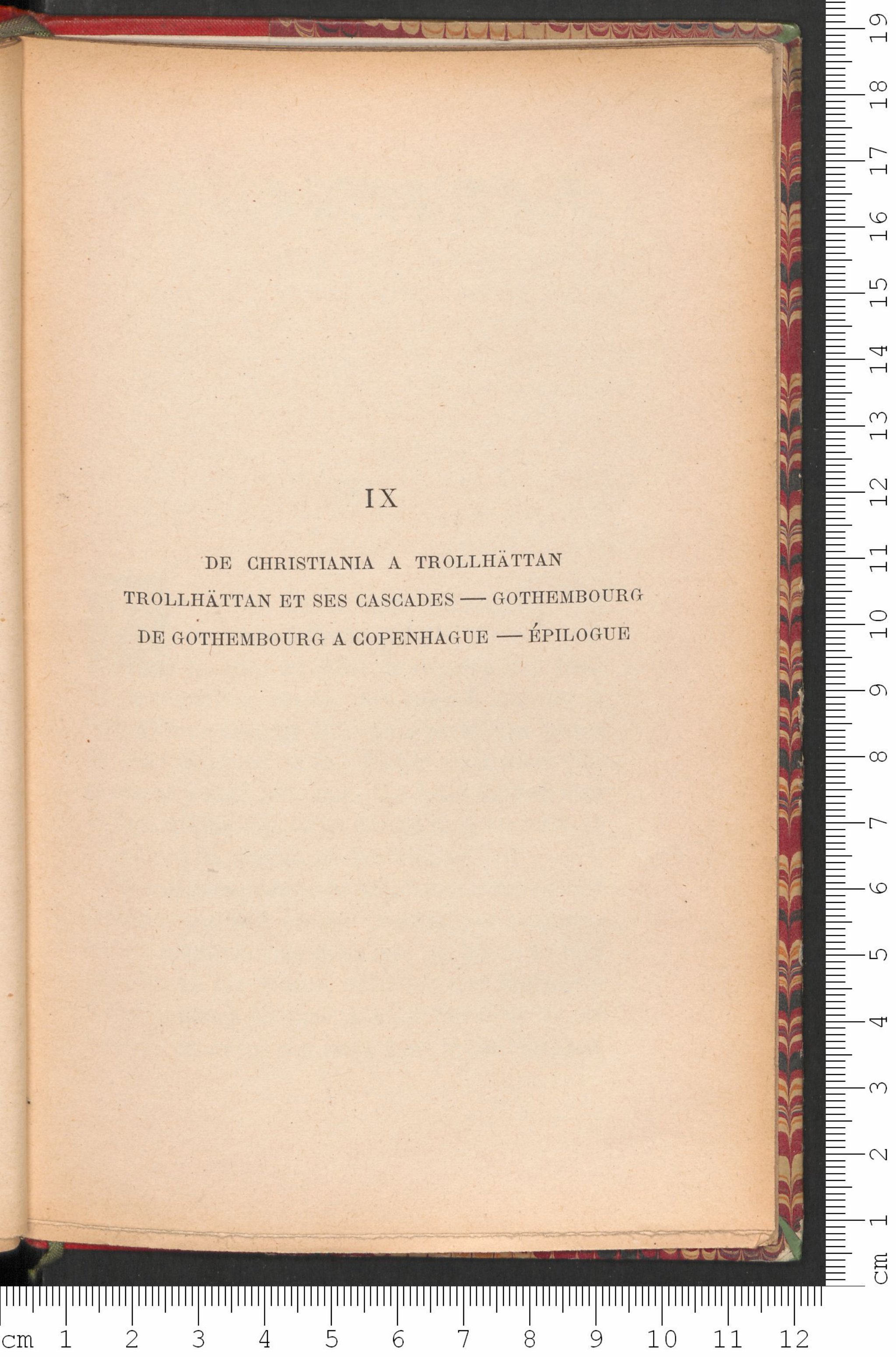
existence; n'aurait-il pas été possible de nous faire goûter parfois à des mets d'une nature plus idéale et comportant des jouissances plus spécialement artistiques? La Norvège en particulier demande depuis quelques années sa place dans le mouvement dramatique et musical européen et s'affirme par des œuvres fortes et personnelles. Nous croyons lui donner un conseil d'ami en lui demandant de les exposer devant les étrangers qui la visitent au même titre que les tableaux et les antiquités de ses musées. Le plus en vue de ses littérateurs scéniques, Ibsen, est connu de notre critique et les traductions de ses œuvres ont déjà été jouées sur des scènes parisiennes : ses qualités de terroir trop prononcées, si elles ont limité le succès de cette tentative, ont par contre vivement excité l'intérêt et mis en relief un art dramatique neuf et puissant. Dans le domaine musical, la Norvège est à l'ordre du jour; tandis que la sève créatrice de l'Italie et de l'Allemagne semble, sinon épuisée, du moins singulièrement affaiblie par la suite de compositeurs qui finit à Verdi et à Wagner, Edvard Grieg nous ouvre un filon nouveau et répand dans ses compositions nombreuses des tournures mélodiques et des coloris harmoniques dont il semble

avoir seul le secret. Le public musical ne s'y est pas trompé et la faveur avec laquelle il accueille aujourd'hui les œuvres de cet auteur charmant pourrait faire présager à la musique scandivave une destinée analogue à celle qui a été réalisée depuis un demi-siècle dans l'esthétique romantique par la musique slave des Listz, des Chopin, des Antoine Rubinstein. Plusieurs fois des chœurs et des harmonies militaires nous ont fait entendre des œuvres signées de noms presque inconnus en dehors de leur pays, tels que Kjerulf, Wenersberg, etc., et empreintes d'une originalité toute scandinave ; mais elles étaient trop fragmentées et écoutées dans des conditions trop peu recueillies pour faire sur nous l'impression à laquelle elles avaient droit. Nous avons assisté à une représentation de gala où l'Opéra royal de Stockholm avait exécuté Aïda, œuvre cosmopolite et de circonstance pour notre Congrès. Pourquoi ne nous aurait-on pas fait entendre comme pendant *Peer Gynt*, le drame d'Ibsen dont Grieg a accompagné les principales scènes par de petits chefs-d'œuvre orchestraux ?

Telles étaient les réflexions qui me venaient à l'esprit pendant que la musique de la 2e brigade d'infanterie norvégienne envoyait dans notre

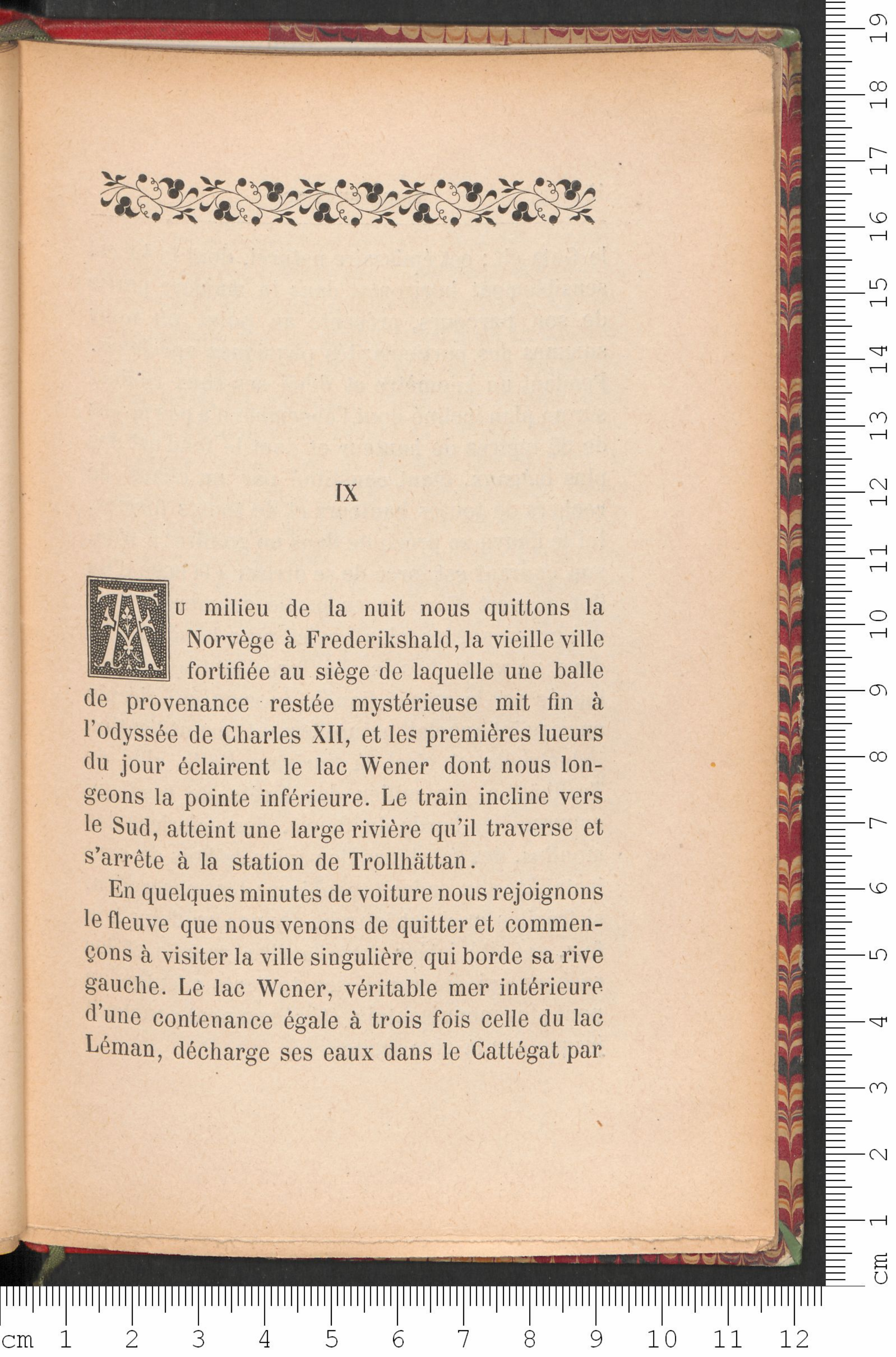
salle de banquet des bouffées harmoniques couvertes à chaque instant par le bruit des conversations et du service : la valeur des morceaux exécutés, dont plusieurs étaient dus à son chef, M. Ole Olsen, méritaient certes un accueil moins distrait. Une heure après, les dernières coupes de Champagne vidées et les derniers serrements de main échangés, nous traversons une dernière fois la ville par une pluie battante qui semble nous consoler de notre départ. Un train spécial nous attend en gare et nous fait parcourir pendant la nuit la première des longues étapes dont doit se composer notre retour de la presqu'île scandinave en France.





IX

DE CHRISTIANIA A TROLLHÄTTAN
TROLLHÄTTAN ET SES CASCADES — GOTHEMBOURG
DE GOTHEMBOURG A COPENHAGUE — ÉPILOGUE



IX

Au milieu de la nuit nous quittons la Norvège à Frederikshald, la vieille ville fortifiée au siège de laquelle une balle de provenance restée mystérieuse mit fin à l'odyssée de Charles XII, et les premières lueurs du jour éclairent le lac Wener dont nous longeons la pointe inférieure. Le train incline vers le Sud, atteint une large rivière qu'il traverse et s'arrête à la station de Trollhättan.

En quelques minutes de voiture nous rejoignons le fleuve que nous venons de quitter et commençons à visiter la ville singulière qui borde sa rive gauche. Le lac Wener, véritable mer intérieure d'une contenance égale à trois fois celle du lac Léman, décharge ses eaux dans le Cattégat par

le Gota-elf ; cet émissaire naturel, dont le lit est sensiblement horizontal dans la majeure partie de son parcours, présente au point où nous sommes des particularités physiques spéciales. Pendant un kilomètre et demi ses eaux roulent sur un plan incliné dont l'ensemble n'a pas moins de 33 mètres de hauteur et dont le fond est des plus inégaux, étant constitué par un chaos de rochers de toutes hauteurs et de toutes formes. Ici le fleuve se précipite dans un gouffre ; à côté, son courant est forcé de se diviser à la base d'un îlot couvert d'arbres en partie submergés lors des grosses crues, plus loin les eaux bouillonnent dans un vaste bassin. La force motrice développée par la masse liquide énorme qui circule en ce point appelait naturellement une utilisation industrielle et c'est là l'origine de la ville de Trollhättan. Au milieu des forêts de pins qui couvrent les bords du fleuve, des scieries, des moulins, des fabriques de papier de bois se sont installées aux endroits propices ; des passerelles, si fragiles qu'il est interdit d'y passer deux à la fois, ont été jetées entre la rive gauche et les rochers qui émergent des torrents ; enfin un pont plus monumental a été récemment construit jusque sur la rive droite.

Dans ces conditions la visite détaillée des cascades est une promenade facile dans laquelle se succèdent les coups d'œils pittoresques. La dissémination sur un grand espace de la hauteur totale de la chute atténue peut-être le caractère grandiose du paysage, mais par contre quel plaisir aiguisé d'une pointe de terreur quand on s'avance jusque sur les rochers qui barrent le milieu des rapides et qu'on semble faire corps avec le torrent dont les colères ont déjà anéanti plusieurs îlots tels que celui sur lequel on marche ! Penché sur le courant, on subit cet attrait fascinateur des abîmes que George Sand a si bien décrit dans un de ses romans. La vue s'attache sans s'en lasser sur la nappe d'eau qui, semblable dans sa vitesse vertigineuse à un immense rouleau de verre, se précipite d'une barrière rocheuse pour retomber en flocons mousseux, tandis que l'oreille est bercée par le bruit assourdissant et continuel du gouffre. Il y a quelque chose d'émouvant dans le contraste entre la tempête qui est à nos pieds et le calme lointain du fleuve courant apaisé entre ses deux rideaux de forêts.

Je ne crois pas faire montre d'un enthousiasme excessif à propos de ces belles cascades,

et en appellerai à tous mes compagnons qui paraissent en avoir vivement goûté le charme. La matinée s'est vite passée sur les bords du Gota-elf; les moindres recoins de ses îles étaient sillonnés de touristes curieux. Ici on s'amuse à lancer dans le torrent un tronc d'arbre pour observer les péripéties de sa disparition. Plus loin, un abbé grand voyageur fait passer un petit frisson dans le dos des dames en leur assurant qu'il a franchi sur les fleuves de la Mésopotamie des rapides aussi dangereux dans des bateaux-outres insubmersibles.

Mais si les accidents physiques du Gota-elf dans son passage à Trollhättan sont un bénéfice au point de vue industriel, il n'en est pas de même pour la navigation, et de ce chef l'homme a dû lutter pour rectifier l'œuvre de la nature. La chose était d'autant plus nécessaire en cet endroit que le cours du Gota-elf fait partie de la longue voie de communication par eau qui réunit Gothembourg à Stockholm, le Cattégat à la Baltique. Dans les temps anciens, la péninsule scandinave était coupée en deux, et l'étude géologique de l'intérieur de la Suède a démontré qu'à l'est du Danemark existait une île baignée à sa partie septentrionale par une mer

dont les grands lacs Wener, Wetter, Hjelmaren et Mælar sont les restes évidents. Des conditions économiques de premier ordre ont peu à peu convaincu le peuple suédois de l'utilité qu'il y avait à rétablir l'ancien ordre de chose ; Stockholm, séparée de la Baltique par la glace pendant une partie de l'année, ne pouvait rester isolée de la mer sous peine de graves inconvénients dans un pays où les communications terrestres étaient avant les chemins de fer particulièrement difficiles. C'est ainsi que fut conçue l'idée du canal de Gothie dont la réalisation a été terminée il y a à peine un demi-siècle et qui a immortalisé dans l'histoire du génie civil les noms suédois de Polhem et d'Ericson.

Une des sections les plus intéressantes de ce beau travail sert justement à annihiler les cascades de Trollhättan pour les embarcations qui vont de Gothembourg au lac Wener et réciproquement. Un peu au-dessous du village, on visite un ensemble imposant d'écluses partagées en deux groupes et dont les plus grandes livrent passage à de véritables vaisseaux. Là commence un canal aux parois de granit dans lequel les bateaux tirant plus de trois mètres d'eau peuvent circuler à leur aise. A la fin de notre séjour à Trollhättan,

j'avais traversé le fleuve et flanais dans les forêts qui surplombent sa rive droite. En me retournant et en jetant un coup d'œil sur le bord opposé, j'eus une impression curieuse et bien typique en suivant des yeux la marche lente des mâts d'un navire qui émergeait des pins environnant le long du canal dont je ne pouvais voir le lit. Mon esprit se reportait par une comparaison involontaire aux paysages hollandais où les bateaux à voiles circulent dans les prairies au milieu des troupeaux sans qu'on se rende compte de loin du chemin liquide qu'ils suivent.

Dans l'après-midi nous repartons pour Gothembourg, nous arrachant, non sans peine, aux séductions de ce site original. Notons que, par une dernière attention, on avait purgé Trollhättan d'une pluie d'employés qui le gâtent en temps ordinaire et persécutent le touriste pour lui servir de cicerone et lui faire payer les moindres passerelles avec une âpreté que ne désavoueraient pas les parasites de Pise ou des environs de Naples.

Gothembourg ou Göteborg est la seconde ville du royaume de Suède par le chiffre de sa population, mais en est la véritable capitale commerciale. Sa situation est exceptionnelle à ce

dernier point de vue. Tandis que Stockholm est confinée sur les bords de la Baltique, lac fermé dont la séparent même des obstacles topographiques et climatériques indiqués ci-dessus, Gothembourg regarde droit devant elle la mer du Nord et en est l'aboutissant international au même titre que Hambourg, Rotterdam, Anvers, Londres. Comme ces ports, elle étale ses quais de débarquement dans un estuaire fluvial accessible aux grandes embarcations, prolongement naturel et très rarement obstrué par les glaces d'une baie qui reste spacieuse malgré son archipel d'îles.

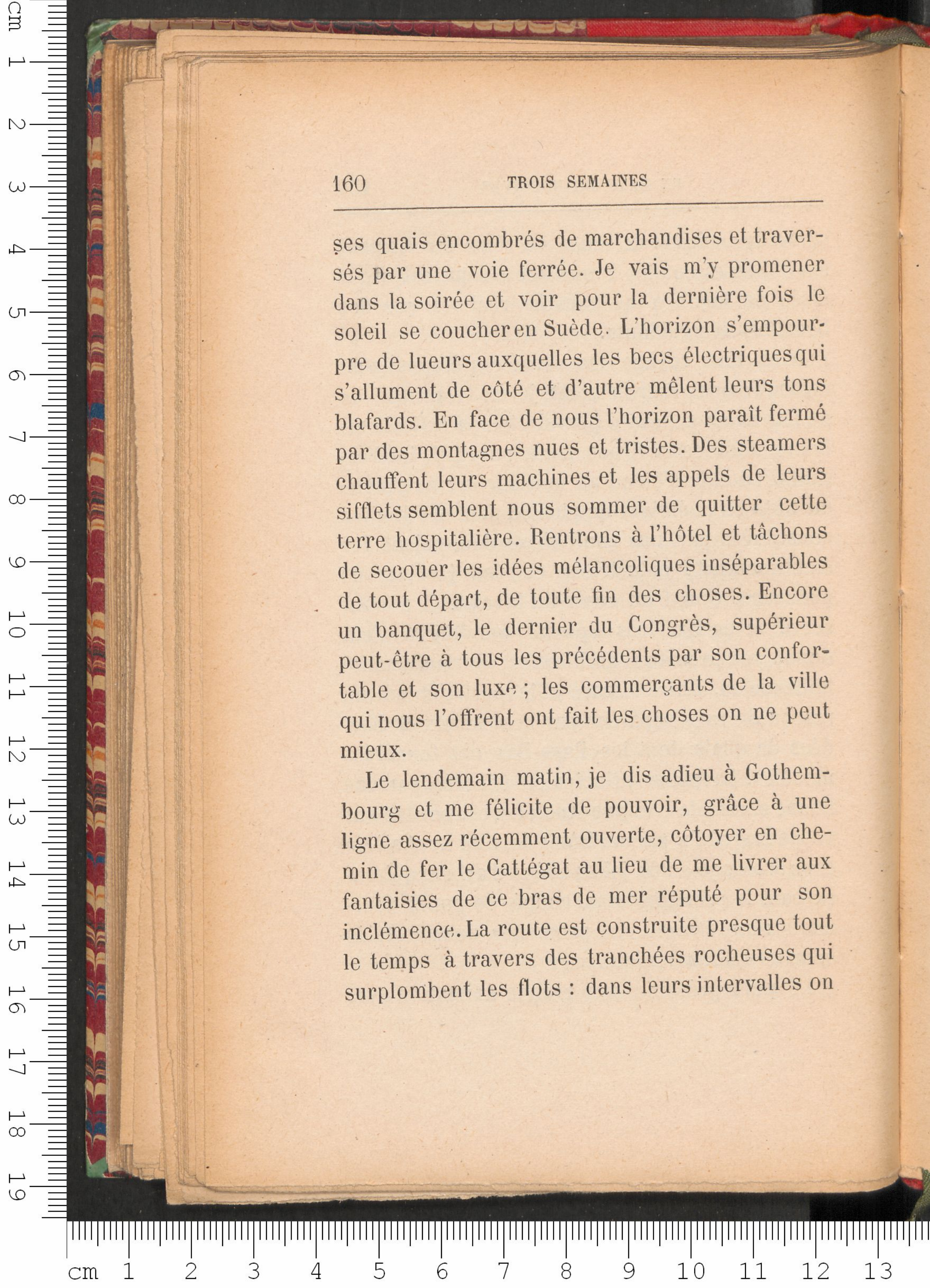
L'histoire de Gothembourg est pourtant de date assez récente et sa fondation ne remonte pas à plus de deux siècles et demi : c'est Gustave-Adolphe qui comprit l'utilité d'ajouter cet anneau à la longue chaîne de ports que la Suède posséda après la guerre de trente ans sur les deux rives de la Baltique et jusque sur la mer du Nord. La fortune de la nouvelle ville fut rapide et singulièrement accrue par une série de circonstances, entre autre par le blocus continental de notre premier Empire et la construction des canaux intérieurs de la Suède ; elle le fut aussi, empressons-nous de l'ajouter, par

les qualités de ses habitants chez lesquels se transmettent des traditions universellement reconnues d'activité et d'énergie. Ce qui fait peut-être encore plus honneur aux habitants de Gothembourg, c'est que contrairement à ceux de tant de centres commerciaux, ils élèvent leur esprit au-dessus des intérêts journaliers de la vie et s'intéressent vivement à tous les problèmes intellectuels et sociaux. En voici deux exemples. Les expéditions polaires de Nordenskiold ont été organisées à Gothembourg et en grande partie subventionnées par ses commerçants. On sait d'autre part que l'alcoolisme est un fléau qui sévit avec une intensité spéciale dans les pays scandinaves; le terme même d'alcoolisme a été pour la première fois employé par un célèbre médecin suédois, Magnus Huss, et étayé par lui et ses confrères sur des observations cliniques trop nombreuses. C'est à Gothembourg que l'étude complexe de la thérapeutique de ce mal paraît avoir conduit aux résultats les plus pratiques, assez encourageants pour que les principales villes scandinaves les aient adoptés. Le *système de Gothembourg*, bien connu sous ce nom des économistes et des hygiénistes, consiste surtout dans la mise en régie par les municipalités de la

vente des spiritueux, mise en régie étroitement surveillée et confiée à une société qui est organisée de façon à ne pouvoir réaliser que des bénéfices insignifiants.

Dans tout voyage les dernières étapes sont ordinairement sacrifiées et je me reproche de ne pas avoir consacré plus de temps à Gothembourg dont les environs sont, paraît-il, intéressants. La ville s'étend au loin sur la rive gauche du Gota-elf et éloigne de plus en plus ses limites constituées par une zone où se confondent des établissements industriels et des jardins de plaisance. Quant au cœur de la cité, il a conservé le cachet très spécial que lui avaient donné ses premiers architectes, de nationalité hollandaise. Entre la gare et le port s'étend un réseau de rues séparées par des canaux et bordées de quais dont les Pays-Bas ont fourni les modèles. La place principale, décorée par une bonne statue de Gustave-Adolphe, est bordée sur un de ses côtés par un hôtel de ville XVIIe siècle et se prolonge en de jolies allées d'arbres qui encadrent le principal canal coupé de ponts tournants : on croirait se promener dans certains quartiers d'Amsterdam.

Le port présente une grande animation avec



ses quais encombrés de marchandises et traversés par une voie ferrée. Je vais m'y promener dans la soirée et voir pour la dernière fois le soleil se coucher en Suède. L'horizon s'empourpre de lueurs auxquelles les becs électriques qui s'allument de côté et d'autre mêlent leurs tons blafards. En face de nous l'horizon paraît fermé par des montagnes nues et tristes. Des steamers chauffent leurs machines et les appels de leurs sifflets semblent nous sommer de quitter cette terre hospitalière. Rentrons à l'hôtel et tâchons de secouer les idées mélancoliques inséparables de tout départ, de toute fin des choses. Encore un banquet, le dernier du Congrès, supérieur peut-être à tous les précédents par son confortable et son luxe ; les commerçants de la ville qui nous l'offrent ont fait les choses on ne peut mieux.

Le lendemain matin, je dis adieu à Gothembourg et me félicite de pouvoir, grâce à une ligne assez récemment ouverte, côtoyer en chemin de fer le Cattégat au lieu de me livrer aux fantaisies de ce bras de mer réputé pour son inclémence. La route est construite presque tout le temps à travers des tranchées rocheuses qui surplombent les flots : dans leurs intervalles on

a de jolis points de vue sur des criques familières aux pêcheurs et transformées l'été en stations balnéaires. Les villes sont rares dans ces régions. Les vieilles forteresses moyen âge construites en sentinelles pour dominer la rive danoise ont pourtant servi de noyau à quelques agglomérations, entre autres Varberg, Halmstad, et enfin Helsingborg qui nous ramène à l'entrée du Sund en face d'Elseneur. Nous quittons le chemin de fer pour le bateau à vapeur et cinglons directement sur Copenhague. Le soir même, je partais pour Hambourg, en traversant de nuit les deux Belts, et deux jours après je me promenais au pied de la tour Eiffel.

Dans le discours par lequel Sa Majesté Oscar II nous souhaitait la bienvenue dans ses États se trouvaient les phrases suivantes :

« Prêtez l'oreille aux murmures mystiques de
« nos immenses forêts, aux douces harmonies
« des vagues qui caressent nos rivages, contem-
« plez la vierge beauté de nos vallées, la majesté
« de nos alpes, les sombres profondeurs de nos
« fjords et en nous quittant, vous remporterez,

« je l'espère, un souffle de poésie et de fraî-
« cheur. »

Ces paroles du souverain, nous pouvons les redire au lecteur comme épilogue. Qu'elles l'engagent, corroborées peut-être par les pages qui précèdent, à faire connaissance avec les pays scandinaves et il ne regrettera pas un voyage dans lequel les beautés naturelles et les qualités des habitants rivalisent pour charmer et intéresser l'étranger.

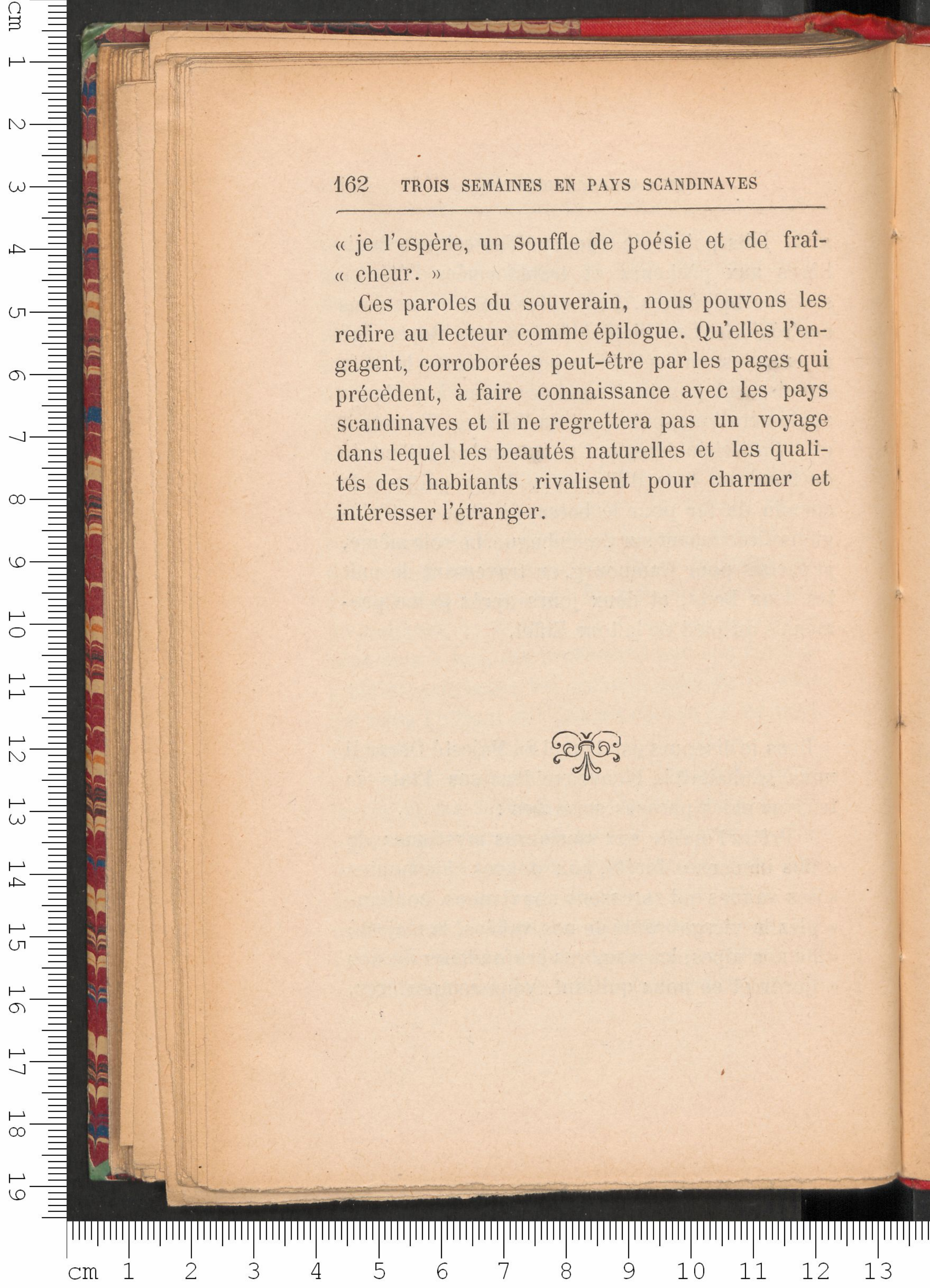


TABLE DES MATIÈRES

—

Préface. v

I. — Congrès et voyages. — De Paris à Cologne. — Cologne. — De Cologne à Hambourg.. 7

II. — Hambourg. — Lübeck. — Rostock. — De Warnemünde à Klampenborg. 19

III. — Copenhague. 31

IV. — L'île de Seeland. — Frederiksborg. — Röskilde. — Les châteaux royaux. — Elseneur. 45

V. — De Copenhague à Malmö. — Lund. — De Lund à Stockholm. 59

VI. — Stockholm. 67

VII. — Environs de Stockholm. — Gustafsberg. — Drottningholm. — Sigtuna, Skokloster, Upsal et Gamla-Upsala. 101

VIII. — De Stockholm à Christiania. — Christiania et son fjord. — Bygdö. — Drammen et Hönefos. 119

IX. — De Christiania à Trollhättan. — Trollhättan et ses cascades. — Gothembourg. — De Gothembourg à Copenhague. — Epilogue. 149

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.



